

L'CL DE BRANGES
DE CIVRIA

LA LIBÉRATION

DANS LE MORBIHAN



PARIS
LIBRAIRIE CELTIQUE

LA LIBÉRATION
DANS
LE MORBIHAN



Colonel de Civria.

L^t-COLONEL DE BRANGES
(DE CIVRIA)

LA LIBÉRATION
DANS
LE MORBIHAN

LIBRAIRIE CELTIQUE
108 bis, Rue de Rennes, PARIS - VI^e

AUX F. F. I., F. T. P. ET PARACHUTISTES
QUE J'AI EU L'HONNEUR DE COMMANDER,
JE DÉDIE CES SOUVENIRS.

INTRODUCTION

En publiant ces souvenirs je me propose un double but : d'une part, témoigner ma reconnaissance à tous ceux qui m'ont aidé à accomplir la mission qui m'avait été confiée; d'autre part exposer la façon dont s'est effectué le passage d'un régime d'oppression à une existence de liberté dans les départements français.

Suivant les régions, l'ordre s'est rétabli plus ou moins vite, les incidents ont été plus ou moins nombreux, plus ou moins sérieux; mais dans son ensemble le changement s'est opéré un peu partout de la même façon à quelques variantes près.

Le Morbihan est un des départements où la vie normale a repris le plus rapidement. Je m'en voudrais de m'en attribuer tout le mérite; j'y ai du moins contribué, comme

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

l'attestent les deux extraits de lettres ci-dessous : « Nous avons connu ensemble des heures difficiles autant qu'historiques et je conserverai un très fidèle souvenir de notre travail en commun pour la grande cause. » (M. Onfroy, préfet.)

« Au moment où vous êtes appelé à d'autres fonctions, je tiens à vous dire que tous nous avons apprécié votre esprit d'équité et le tact avec lequel vous avez traité toutes les questions intéressant les Forces Françaises de l'Intérieur dont j'exerce le commandement. Les troupes F. F. I. vous avaient adopté et nous espérons tous que vous nous ferez l'honneur de visiter nos cantonnements quand nous serons formés définitivement en unités régulières. »

Qu'il me soit permis aussi de remercier nos grands alliés et amis américains de la confiance qu'ils m'ont accordée et de l'aide désintéressée qu'ils m'ont fournie en toutes circonstances.

Entre militaires nous nous sommes toujours parfaitement entendus, cela va sans dire. Avec le chef des services civils il y a

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

eu d'abord un peu de tirage, parce que suivant une expression populaire il était dur à la détente, même avec ses compatriotes qui souvent n'obtenaient pas gain de cause auprès de lui. Cela n'a pas duré. Quelques incidents déformés ou grossis l'avaient mis en arrière de la main. Quand j'eus rétabli les faits, il changea d'attitude et se montra aussi compréhensif que conciliant. Par la suite il m'accorda toujours ce que je lui demandai. Si un de mes officiers essuyait un refus, je prenais l'affaire en mains, nous nous expliquions franchement et cela finissait par s'arranger. Le tout était de se comprendre.

Il était inévitable que les Américains, hommes froids, pondérés, corrects, fussent choqués au début par l'exubérance des Français, leur impulsivité et le manque de tenue de certains d'entre eux. Ils ne se rendaient pas non plus un compte exact de ce qu'avait été l'existence sous la botte nazie. Je leur exposai la somme de souffrances, de privations de toutes sortes, d'humiliations que représentaient pour la population

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

quatre années d'occupation; les méthodes barbares employées par les Allemands et qui ne pouvaient que provoquer un déchaînement de haine contre eux et contre leurs complices. Les Américains ignoraient que jusqu'au bout, sur l'ordre d'Hitler, les chefs de la Wehrmacht refusèrent aux F. F. I., F. T. P., parachutistes la qualité de belligérants, qu'ils massacrèrent tous ceux qui tombèrent entre leurs mains, souvent avec des raffinements de cruauté dont je cite quelques exemples.

Ainsi renseignés mes interlocuteurs ne s'étonnèrent plus que d'une chose, c'est que les vengeances n'aient pas été plus nombreuses.

Ayant créé une ambiance favorable, il ne me restait plus qu'à me mettre à l'ouvrage. Deux tâches urgentes primaient toutes les autres : rétablir l'ordre, reconstituer de toutes pièces les services de la subdivision.

La joie de la libération avait provoqué quelques exagérations, il était nécessaire de les faire cesser. La chose était délicate, il fallait agir avec doigté, allier la diplomatie

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

à la fermeté, se montrer indulgent pour les peccadilles, impitoyable pour les excès. Convaincu que cette méthode était la bonne je pris dans ce sens un certain nombre de décisions que je communiquai à la population par voie d'affiches.

Mais ceux qu'il fallait frapper d'abord, et d'autant plus durement que la trahison envers la patrie est un crime que rien ne peut excuser, c'étaient ceux qui avaient pactisé avec l'ennemi. J'étais résolu à prendre des sanctions rigoureuses contre les coupables, mais contre eux seuls. Pour cette raison je devais agir avec prudence et ne pas me laisser submerger par le flot des dénonciations qui m'arrivaient de toutes parts et dont certaines n'étaient appuyées par aucune preuve. Je décidai de sérier les questions et de procéder par ordre d'importance : de faire arrêter ceux qui avaient nui à des Français et les profiteurs qui avaient réalisé de gros bénéfices en trafiquant avec les Allemands, de réserver pour plus tard l'examen des autres cas.

Je mis fin aux pouvoirs de justice que

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

certains s'étaient arrogés, ce qui était normal pendant l'occupation, mais ce qui n'avait plus sa raison d'être maintenant que les tribunaux réguliers pouvaient être saisis des cas d'intelligence avec l'ennemi. Il ne fut pas toujours facile d'obtenir de quelques tyranneaux locaux qu'ils remettent en liberté les personnes qu'ils avaient arrêtées arbitrairement. Je dus même faire un exemple et lancer un mandat d'arrêt contre un individu qui continuait à terroriser les environs de Pontivy.

La remise en marche de l'appareil administratif militaire n'alla pas sans quelques difficultés : on n'improvise pas un intendant, un chef du génie, un chef du service du matériel, un commandant de bureau de recrutement. Je dus reprendre les anciens titulaires dont certains étaient accusés par la rumeur publique de s'être compromis avec l'envahisseur, en attendant que l'on m'envoie des officiers qualifiés pour les remplacer. Ce fut à mon corps défendant, mais il n'était pas possible d'agir autrement.

Convaincu que rien ne peut remplacer

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

les contacts personnels, je multipliai mes visites à mes subordonnés. Je me rendis ainsi bien mieux compte que par des rapports écrits si mes ordres avaient été compris et s'ils étaient exécutés. Cela me permit aussi de m'enquérir auprès des intéressés eux-mêmes de leurs besoins et d'y satisfaire ensuite dans la mesure des faibles moyens dont je disposais. L'esprit d'abnégation magnifique des troupes sous mes ordres leur fit accepter sans murmurer un dénuement qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Elles ont droit que le pays s'en souvienne et qu'auprès des tombes de leurs morts la foule vienne et prie.

AVANT-PROPOS

Le 4 août 1944 les derniers Allemands quittaient le chef-lieu du Morbihan. Leur départ provoqua un enthousiasme délirant. On dépassa la mesure, mais cela n'était pas pour surprendre. Il était fatal que le brusque retour à la liberté d'une population opprimée pendant cinq ans amenât quelques incidents. Il appartenait au chef militaire du département d'empêcher qu'ils ne se multiplient et qu'ils ne dégénèrent en excès. Je m'y employais dès ma prise de commandement. Les difficultés à surmonter étaient nombreuses, mais j'étais persuadé qu'en alliant la diplomatie à l'énergie il était possible d'en venir à bout. La tâche qui m'incombait était lourde, mais le bonheur, qui m'avait

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

été si longtemps refusé, de pouvoir servir mon pays me la fit trouver légère.

Malade au moment du débarquement des alliés en Afrique du nord je dus à mon grand regret rester en France. En octobre 1943 mes deux fils âgés de 23 ans et de 20 ans décidèrent d'aller rejoindre le général de Gaulle. Je n'ignorais pas les difficultés du passage en Espagne, mais je les approuvais et je les laissai libres d'agir à leur gré. J'étais guéri, je les chargeai de demander aux autorités militaires à leur arrivée de me faire prendre en avion et de me confier un commandement dans l'armée qui devait opérer en France. Mes enfants furent arrêtés à la frontière et envoyés au camp de concentration tristement célèbre de Buchenwald. Ma commission ne fut jamais faite.

Pendant plusieurs mois je cherchai un moyen sûr de passer en Afrique, mais sans y réussir. Je songeai un moment à me faire passer pour secré-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

taire d'un Espagnol. La personne qui avait accepté de me trouver un patron n'en découvrit pas d'assez sûr ou de décidé à assumer le risque que mon camouflage lui aurait fait courir.

En mai 1944 je fis la connaissance d'un membre de la résistance de Paris qui voulut bien transmettre ma demande à Alger. On lui répondit qu'il était trop tard et qu'il était préférable que je cherche à m'employer en France lors du débarquement.

A la fin de juin il me fit savoir que les organisations secrètes avaient reçu l'ordre de se tenir en alerte à partir du 1^{er} juillet. Je décidai de partir aussitôt pour le Morbihan dont je prévoyais la libération prochaine et d'y offrir mes services au premier général que je rencontrerais.

J'avais prévu cette éventualité depuis un certain temps et comme les trains étaient supprimés je m'étais entraîné à faire de longues courses à bicyclette. Malgré mes 55 ans, je ne mis que trois

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

jours pour franchir les 500 kilomètres qui séparent Paris du village de Sarzeau situé à 20 kilomètres de Vannes.

Afin de réduire au minimum les risques d'arrestations ou de confiscation de ma bicyclette, j'empruntai les routes secondaires et j'évitai la traversée des villes. Cela allongea un peu mon itinéraire, mais je réussis ainsi à ne faire aucune mauvaise rencontre.

Je dus attendre un mois l'occasion favorable à la réalisation de mon projet.

Vendredi 4 août 1944.

J'apprends le matin que les Allemands et les Géorgiens qui occupaient la presque île de Rhuys ont décampé au cours de la nuit. Les derniers ont traversé Sarzeau à 5 heures du matin. Ils ont emmené un certain nombre de charrettes pour transporter leurs impedimenta et pris leurs propriétaires comme conducteurs. Plusieurs de ces derniers se sont dissimulés dans leurs champs avec leurs chevaux au lieu de se rendre au point de rassemblement. Le temps pressait, on ne les a pas recherchés; ils ont réussi ainsi à échapper à la réquisition et sont tranquillement rentrés chez eux. On resta sans nouvelles des autres pendant plusieurs mois.

Dès l'aube une grande animation règne dans le village. Toute la population est

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

dans les rues et commente les événements. Les inscriptions et les pancartes allemandes sont enlevées au milieu des rires et des plaisanteries. Les couleurs nationales font leur apparition à toutes les fenêtres. Seul, un épicier connu pour ses fructueuses opérations avec les Allemands et qui entretenait avec eux des rapports d'amitié au vu et au su de tout le monde s'est abstenu de pavoiser. Il fut arrêté peu après.

Je fais part de mes projets à un quincailleur, ancien adjudant de gendarmerie, excellent patriote, qui, chaque matin glissait le communiqué de Londres sous mon chapeau dans mon vestibule. Nous étions privés d'électricité depuis un certain temps, mais il avait réussi à confectionner un poste récepteur à galène au moyen duquel il arrivait à prendre les nouvelles la nuit.

Le soir, il y eut des réjouissances en plein air sur la place de la mairie. Les esprits étaient quelque peu excités par la joie de la libération. Le vin aidant,

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

certaines discussions faillirent mal tourner et dégénérer en pugilats. Finalement il ne se produisit rien de grave.

Samedi 5 août.

Je me rends de bon matin à bicyclette au bourg de Saint-Gildas pour une affaire d'abattage de bois. En passant devant la mairie, je suis interpellé par un groupe d'hommes. Je n'y prête pas attention et je poursuis ma route. Trois coups de feu claquent dans l'air; mais l'idée ne me vient pas qu'ils me sont destinés et je continue à pédaler. Peu après je suis dépassé par deux bolides qui me barrent la route et me somment de m'arrêter. L'un des cyclistes me prend par l'épaule et me secoue quelque peu. Le dialogue suivant s'engage alors entre nous.

« Qu'est-ce qui vous prend et de quel droit me malmenez-vous ainsi.

— Armée de la résistance.

— Je suis colonel de l'armée française, conduisez-moi à votre chef!

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

— Telle était bien notre intention. »

Je suis amené devant un monsieur à barbe blanche auquel je décline mes noms et qualités. Je me dispose à lui présenter mes papiers, mais il me déclare que c'est inutile et que je suis libre. Je lui fais connaître alors les raisons pour lesquelles je suis venu à Sarzeau. Les auteurs de mon arrestation se confondent en excuses. Je réplique qu'ils n'ont aucun reproche à se faire; ils ont accompli leur devoir, et je ne dois m'en prendre qu'à moi de n'avoir pas pris au sérieux leurs sommations. Nous nous serrons la main et nous nous quittons bons amis.

Dimanche 6 août.

Au retour d'un déjeuner chez des voisins, je reçois la visite de M^{me} M... conseillère municipale de Sarzeau avec laquelle je suis en parfaite communion d'idées et de sentiments. Elle sait que j'attends avec impatience la libération de Vannes et elle a tenu à venir m'ap-

GOUVERNEMENT PROVISOIRE
DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DÉLÉGATION MILITAIRE
POUR LE FRONT NORD

10^e RÉGION MILITAIRE

N° 124/R. 10

Rennes, le 7 Août 1944.

NOTE DE SERVICE

OBJET :

Colonel H. de BRANGES

Le Colonel H. de BRANGES prendra le Commandement de la Subdivision du MORBIHAN à la date du 7 Août 1944.

Il rendra compte de son installation au Colonel Commandant p. i. la 10^e Région Militaire de Rennes.

Il exercera également, au nom du Colonel Commandant la 10^e Région Militaire, le Commandement de toutes les unités stationnées sur le territoire de sa Subdivision.

Le Colonel P. de CHEVIGNÉ
de l'Infanterie Coloniale
commandant p. i.
la 10^e Région Militaire :

Destinataire :

Colonel H. de BRANGES

Copies à :

- Monsieur le Préfet du Morbihan pour information.
- Tous Corps et Services de la Subdivision.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

prendre que c'est chose faite. La nouvelle en a été apportée par deux autos mitrailleuses américaines qui ont reçu un accueil chaleureux de la population. Je la remercie et je lui déclare que dès le lendemain matin j'irai demander au préfet de faire parvenir mes offres de service au général de Gaulle ou à son représentant en France. La 22^e division à laquelle j'ai appartenu pendant la guerre a été volatilisée sur la Meuse en mai 1940. Avec ses débris je me propose de constituer le noyau d'une nouvelle unité qui reprendra la lutte. Afin de ne pas aggraver le sort de mes malheureux fils internés et d'éviter une arrestation à ma femme et à mes deux autres enfants restés à Paris, je prendrai le nom de Civria qui est celui d'une branche de ma famille éteinte.

Lundi 7 août.

Je me rends à Vannes à bicyclette. Il y a foule à la préfecture. Les huissiers me préviennent que le préfet est débor-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

dé. Il ne sait plus où donner de la tête et ne me recevra certainement pas. J'insiste pour qu'on lui fasse connaître le but de ma visite et au bout d'un certain temps je suis introduit dans son cabinet. Je lui remets la lettre que j'ai écrite au général de Gaulle. Il la parcourt rapidement et me déclare qu'il en fait son affaire. Une certaine effervescence règne dans Vannes depuis la libération, il est indispensable qu'un chef militaire prenne le commandement du département; il va me proposer pour ce poste. Ma dernière citation dans laquelle il est fait mention de mon calme et de mon énergie dans les moments critiques lui donnent l'assurance que je serai à la hauteur de mes fonctions. Il doit voir l'après-midi à Rennes le commissaire régional et le commandant provisoire de la région militaire, il leur demandera que je sois mis à la tête de toutes les troupes du Morbihan qui comprennent 10.000 F. F. I., 1.500 F. T. P, et un demi régiment de parachutistes. Je

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

le remercie et je le prévien que je me tiendrai à tout moment à sa disposition à Sarzeau où je vais retourner. Je suis beaucoup moins sûr que lui de ma nomination. Les fonctions pour lesquelles il va me proposer sont des fonctions de général et il doit y avoir de nombreux compétiteurs. A tout mettre au mieux, je ne serai pas désigné avant quelques jours. Dans ces conditions il n'est pas utile que je reste à Vannes.

Mardi 8 août.

Grande est ma stupéfaction quand vers 8 heures du matin, franchissant à bicyclette la grille de ma propriété je me heurte à une Jeep conduite par un Américain. Un officier de marine française en descend et me demande si je suis le colonel de Civria. Je lui répons affirmativement. Il me remet mon ordre de nomination et ajoute que l'on a un besoin pressant de moi à Vannes où l'on m'attend immédiatement. Je lui demande quelques instants pour prendre

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

mes affaires de toilette et un peu de linge, mais il insiste pour que nous partions sans perdre une minute; le moindre retard pourrait avoir des conséquences graves. Je prends place à côté du chauffeur et nous traversons Sarzeau à vive allure. Tous les habitants sont sur le pas de leur porte et nous regardent avec curiosité.

Arrivé à Vannes, je suis introduit dans une salle où le chef des services civils américains confère avec les autorités locales et les principaux fonctionnaires. Mon entrée est saluée par un murmure de satisfaction. Après les présentations, l'officier américain me répète ce qu'il a déjà dit : « C'est une telle pagaille dans le département qu'il envisage d'enlever la direction aux autorités françaises et de l'exercer lui-même. » Mon sang ne fait qu'un tour, il faut coûte que coûte éviter cette honte à la Bretagne. D'une voix ferme, je déclare que je ne peux pas faire un miracle et rétablir l'ordre en un jour, mais je demande que l'on

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

me fasse confiance. J'ai l'habitude du commandement et du maniement des hommes. Je prends l'engagement formel que dans une semaine cela ira mieux et que dans un mois cela ira bien. Si je n'ai pas tenu ma promesse, que l'on me remplace à ce moment.

Ma façon de parler impressionne favorablement mon interlocuteur qui réplique : « C'est bien, je vous fais confiance. »

Les visages s'éclaircissent, la séance est levée, et tous se pressent autour de moi pour me remercier et me féliciter.

Je passe alors dans le cabinet du préfet qui n'est pas optimiste. Il me dépeint la situation sous un jour sombre : les esprits sont en ébullition, personne n'obéit aux ordres, les actes arbitraires se multiplient, on vient d'exécuter sans jugement des prisonniers allemands devant la porte de la prison, ce qui a mis les Américains hors d'eux. Ils ne se gênent pas pour déclarer que les Français sont pires que les Allemands. On prête enfin au colonel des F. F. I. l'in-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

tention de donner l'assaut à la préfecture et de s'y installer. Le préfet est décidé à ne pas céder, mais il ne dispose d'aucune force pour sa protection.

J'ai la conviction qu'il y a une grande part d'exagération dans tous les bruits qui circulent, et je suis assez heureux pour faire partager mon opinion à mon interlocuteur. Une enquête approfondie que je mènerai personnellement me permettra de faire le point et de prendre en connaissance de cause les mesures susceptibles de ramener le calme dans les esprits et de rétablir l'ordre dans la rue. Je suis décidé à n'employer la manière forte qu'après avoir épuisé toutes les autres. Si les F. F. I. et les F. T. P. se sont livrés à quelques excès que je déplore, ils ont l'excuse d'avoir été poussés à bout par les Allemands et les collaborateurs qui les ont traqués, maltraités, torturés, massacrés. Ils se sont acquis trop de droits à la reconnaissance du pays pour que l'on fasse preuve d'une sévérité excessive à leur égard. Je suis

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

persuadé qu'en leur parlant, en s'adressant à leur raison et à leur bon esprit, on arrivera très vite à leur faire comprendre qu'ils doivent se dessaisir des pouvoirs de justice qu'ils s'étaient justement attribués au temps de l'occupation et les remettre à l'autorité légale désormais seule qualifiée pour les exercer.

Le préfet partage ma façon de voir et approuve complètement la méthode que je compte employer. Nous nous quittons pleinement d'accord sur tous les points.

En sortant de chez lui je me rends chez le colonel des F. F. I. S'imaginant à tort que je viens pour le remplacer, il me reçoit fraîchement. Je le détrompe aussitôt. Les fonctions que je remplis sont celles d'un général et non celles d'un commandant de régiment. J'ajoute que je n'aurais jamais accepté de prendre la place de celui qui avait organisé la défense du Morbihan contre les Allemands au péril de sa vie et écrit avec



Le Colonel de Civria s'entretenant avec M. Le Troquer (*Cl. Coudrin*).

ses hommes une des plus belles pages d'épopée de notre histoire.

Son visage se détend et de lui même il me propose de me conduire partout et de me présenter ses troupes. Une franche poignée de main scelle notre entente. Depuis lors la plus parfaite cordialité n'a cessé de régner dans nos rapports et nous avons toujours travaillé en pleine confiance pour le plus grand bien de la cause à laquelle nous nous sommes voués l'un et l'autre. Avant de nous séparer je l'entreprends sur le sujet délicat de l'attitude qu'on lui prête et j'aborde l'obstacle de front :

« Je ne vous ferai pas l'injure d'accorder le moindre crédit aux bruits qui courent et d'après lesquels vous vous prépareriez à chasser le préfet pour prendre sa place. Votre tâche est loin d'être terminée. Le Boche est toujours là qu'il faut pour le moment contenir, qu'il faudra un jour réduire. Nous subissons des pertes tous les jours, la lutte continue, un magnifique soldat comme vous

n'abandonne pas ses hommes au feu.

— Vous avez raison me répond le lieutenant-colonel M... de ne pas accorder d'importance à des racontars, mais il ajoute aussitôt avec amertume : « Je voudrais tout de même bien que l'on cesse de se ficher de moi, sans cela, ça finira mal. Le général de Gaulle m'a promis il y a un an la préfecture et mon indépendance, or non seulement je ne suis pas préfet, mais encore on me met sous vos ordres. J'ai 10.000 hommes à ma dévotion et il me suffirait de lever le petit doigt pour que ce pauvre X... soit balayé comme un fétu de paille. »

Ce à quoi je réplique :

« Je n'en doute pas, mais permettez moi de vous poser une question : Êtes vous gaulliste ? »

— Cent pour cent, je ne connais qu'un chef, le général de Gaulle.

— Alors vous devez obéir à ses ordres et non seulement ne rien faire contre son représentant, mais encore le servir

avec loyauté. J'ai d'ailleurs la conviction que vous le ferez.

— C'est entendu, dites-lui qu'il peut compter sur moi.»

Le préfet se montra très satisfait de la tournure que j'avais réussi à faire prendre à cet entretien. Il me demanda ensuite de rester en contact permanent avec lui et de venir le trouver chaque jour pour que nous réglions ensemble de vive voix toutes les questions intéressantes à la fois l'administration civile et l'administration militaire du département. Il ajouta : « Je sais que vous avez un travail fou, aussi ma porte vous sera ouverte à tout moment. Venez directement à mon cabinet sans faire antichambre toutes les fois que vous voudrez, vous passerez toujours le premier.»

Par la suite je n'hésitais pas à profiter de cette permission, ce qui m'empêcha de perdre un temps précieux.

Avant de nous séparer, le préfet me convia à dîner le soir. Je ne pouvais

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

pas accepter, car j'avais organisé une cérémonie aux monuments aux morts de Sarzeau et je devais y prendre la parole. L'invitation fut remise au lendemain.

Je me rendis alors à l'hôtel du Commerce où le patron, officier de réserve, m'avait réservé tout un appartement au 1^{er} étage. J'y déjeunai. Au dessert, deux parachutistes qui avaient entendu le garçon me donner mon titre me demandèrent de leur faire l'honneur de prendre le champagne avec eux. J'acceptai avec plaisir. A 14 heures, je retournai voir le préfet. Il était en conférence avec un colonel arrivé de Londres. Nous réglâmes ensemble un certain nombre de questions.

Le colonel des F. F. I. me présenta ensuite le bataillon de Vannes, puis nous allâmes avec un détachement déposer une gerbe au monument aux morts de la ville. Fort obligeamment, il me prêta sa voiture pour me rendre à Sarzeau.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

J'avais convoqué la ville et la campagne, la place de la mairie était noire de monde. Nous nous rendîmes en cortège au cimetière où je déposai une couronne devant la stèle des enfants du pays morts pour la France au cours des deux guerres et une autre sur la tombe de deux aviateurs britanniques tombés dans la campagne proche.

Je prononçai ensuite une courte allocution que je terminai par une évocation de la libération prochaine de la capitale de la France : « Déjà la victoire apparaît à l'horizon dans un ciel de gloire. Comme les aigles de Napoléon, le drapeau tricolore vole de clocher en clocher et bientôt les trois couleurs, claquant au vent, flotteront sur les tours de Notre-Dame dans Paris délivré. »

Une minute de silence, puis une *Marseillaise* vibrante alla réveiller les morts dans leurs tombes pour les appeler à communier avec les vivants dans la joie et dans l'espérance.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

Mercredi 9 août.

L'auto qui devait venir me chercher me fait faux bond. Le chauffeur mal renseigné a emmené à ma place le lieutenant des pompiers. J'ai recours à l'obligeance d'un médecin qui, bien qu'à court d'essence, accepte de me conduire à Vannes. J'y apprends que le village d'Arradon est terrorisé par une bande de pillards. Je me rends au cantonnement du bataillon des F. F. I. et je demande 20 volontaires pour aller rétablir l'ordre. Il s'en présente cent.

Au moment de monter dans ma voiture, mes hommes me font remarquer que j'en ai pas d'armes. Je réponds : « Mes armes, c'est vous mes gars. » Ils montent dans un camion et nous partons.

Le maire me déclare que l'on a beaucoup grossi un unique incident qui s'est produit la veille : trois hommes ont extorqué de l'argent à des habitants sous la menace de leurs revolvers. Je lui demande : « Vous n'avez donc pas ici de

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

gens résolus capables de vous défendre? » Il réplique que les hommes décidés ne manquent pas, mais ils n'ont pas d'armes. Je promets d'en faire envoyer le jour même et je prescris de recevoir les voleurs à coups de fusils s'ils tentent de récidiver. Au moment où je remonte en voiture on me laisse entendre que les coupables pourraient bien être des F. F. I. de Vannes. Je pars sans répondre, mais un kilomètre plus loin je fais arrêter mon auto et le camion, puis m'adressant à mes hommes : « Vous avez entendu de quoi on vous accuse. Dans les plus belles troupes, il se glisse des salopards. Il s'y trouve aussi de braves gens qui ont eu un moment de faiblesse. Je vous charge de retrouver les coupables. Si ce sont des professionnels du vol, vous les arrêterez. Si ce sont de braves gars qui ont fait leur preuve au feu, je ne veux pas les connaître; vous leur flanquerez une tripotée dont ils se souviendront toute leur vie. » Le soir un F. F. I. hilare vint me voir et me

déclara : « On a trouvé les types, ils en ont pour huit jours de lit. »

A midi trente, je me rends chez le préfet où m'attend un excellent déjeuner dans une très belle salle à manger. La préfecture est un édifice imposant entouré d'un grand parc qui doit son importance au fait que sous le II^e Empire le préfet du Morbihan était le prince Bacciochi, cousin de Napoléon III. L'empereur avait tenu à ce que son parent eût une résidence princière.

Le chef du département m'invite à m'installer somptueusement parce que les Américains sont sensibles à la grandeur; il me demande aussi de recevoir les hôtes de marque qui passeront par Vannes; lui-même aura table ouverte; nos dépenses de réception nous seront remboursées.

Je réquisitionne le plus bel hôtel particulier de la ville place de la République. Il avait appartenu autrefois à ma grand-mère et je me souvenais y être venu enfant. J'installe mes officiers

au rez-de-chaussée, je me réserve le 1^{er} étage. Mon bureau fort bien meublé par les Allemands communiquera avec deux salons d'attente. De l'autre côté du palier s'installeront mon chef d'état-major, un lieutenant colonel d'artillerie, et deux secrétaires. Prévoyant que je serai assailli de quémandeurs, je décide de filtrer les visiteurs. Mes officiers recevront le menu fretin; les cas qu'ils ne pourront pas trancher seront soumis à mon chef d'état-major, seuls les personnages importants parviendront jusqu'à moi. Un 1^{er} maître et un quartier-maître de la marine me serviront d'huisiers; un marin de planton gardera ma porte; un poste de police F. F. I. se tiendra dans le garage et une sentinelle sera placée devant la grille d'entrée.

Trois officiers de l'active sont venus me proposer leurs services. Ils formeront l'ossature de mon état-major qui sera complété par des officiers F. F. I. et F. T. P. Ainsi se formera l'amalgame de l'ancienne et de la nouvelle armée.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

Je recrute des secrétaires, des téléphonistes et des dactylos, donnant la préférence aux résistants, qui me fournissent aussi des chauffeurs pour mes deux voitures; en tout 58 personnes, chiffre fixé par le tableau d'effectifs qui m'a été remis. De jeunes scouts me servent d'agents de liaison. Je déplore l'absence des miens : mon petit garçon de 11 ans se serait joint à eux, ma femme et ma fille auraient servi à la Croix Rouge. Ainsi nous aurions tous été employés au service de la France. Malheureusement il est impossible de les faire venir de Paris.

On me rend compte que les F. F. I. sont exaspérés par la floraison d'uniformes sortis de terre après la libération. Ils ont invité sans succès les jeunes officiers de l'active à se joindre à eux, trois seulement ont répondu à leur appel. L'inexpérience de leurs cadres leur a causé des pertes cruelles que des chefs capables auraient su leur éviter, ce qui explique leur légitime colère. Des inci-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

dents sont à craindre. Afin de les éviter, j'interdis le port de l'uniforme à tous les officiers que je n'aurai pas rappelés à l'activité. Je fais connaître ma décision par la voie de la presse et par affiches.

Mercredi 9 août.

Je fais une proclamation aux habitants à l'occasion de ma prise de commandement et je prends un certain nombre de mesures afin de ramener le calme dans les esprits et de maintenir l'ordre. Je n'hésite pas à menacer de la cour martiale les auteurs de troubles ainsi que ceux qui se livrent à des exactions et à des pillages. Je ne leur laisse pas ignorer qu'ils encourent l'une des peines suivantes : les travaux forcés ou la mort. La population du département qui vivait dans l'inquiétude à la suite d'incidents regrettables, d'ailleurs généralement grossis ou déformés, commence à respirer. Quant aux F. F. I. et aux F. T. P. animés d'un excellent esprit à part de rares excep-

tions, ils m'approuvent d'empêcher le discrédit que les actes arbitraires de quelques-uns ont jeté sur eux.

J'ai constaté bien souvent que les coupables n'étaient pas des leurs mais des individus qui n'avaient de résistants que les brassards qu'ils s'étaient confectionnés eux-mêmes. Le véritable moyen d'empêcher la confusion serait de donner un uniforme aux vrais combattants de l'intérieur, mais les magasins militaires du Morbihan sont vides. Je m'adresse aux Américains; ils ne disposent d'aucune réserve et ne peuvent rien me fournir. Je commence à me demander si j'arriverai un jour à me procurer une tenue militaire. En attendant je commande et je passe mes revues en civil. Cela ne nuit en rien à mon prestige, bien au contraire. Il ne déplaît pas à des soldats sans uniforme d'être commandés par un colonel sans uniforme.

Au début de la matinée le préfet me fait prévenir que M. Le Gorgeu, commissaire régional pour la Bretagne, doit

arriver à 10 heures. Toutes les autorités civiles et militaires se groupent sous le péristyle de la préfecture ainsi que plusieurs officiers supérieurs et généraux anglais et américains, une section de F. F. I. est rassemblée dans la cour pour rendre les honneurs. Nous attendons jusqu'à midi et demi. Un petit homme portant lorgnon descend tout souriant d'une auto et s'excuse de son retard involontaire. Nous passons la section en revue, puis le commissaire monte s'entretenir de diverses questions avec le préfet. Je lui expose ensuite la situation militaire. Je ne lui cache pas qu'elle serait sérieuse et pourrait tourner au tragique si nous avions affaire aux Allemands de 1940. Ils sont 15.000 dans la région de Lorient disposant de plus de 100 pièces d'artillerie de campagne et de plusieurs centaines de canons de D. C. A.; il y en a 2 à 3.000 dans la presqu'île de Quiberon avec des pièces de marine de gros calibre et au moins autant sur la Vilaine : 20.000 hommes

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

au bas mot auxquels nous ne pouvons opposer que 13.000 F. F. I., F. T. P. et parachutistes armés seulement de mitraillettes et la division blindée du général Hood dont les effectifs ne sont pas considérables. Fort heureusement les Allemands ont reçu l'ordre de tenir les ports coûte que coûte afin d'empêcher les alliés de les utiliser, il y a lieu de penser que pour cette raison ils ne quitteront pas leurs repaires. Leur voisinage n'est quand même pas de tout repos; lorsque la faim se fait sentir la bête sort de sa tanière pour effectuer une razzia sur les fermes des environs. Non contents d'emporter tout ce qu'ils trouvent, ils maltraitent les occupants et brûlent les bâtiments. Le cordon de F. F. I. qui entoure les positions ennemies est trop mince pour pouvoir empêcher les incursions de cette sorte, surtout lorsqu'elles sont appuyées par des tirs d'artillerie auxquels on ne peut pas répondre faute de matériel. Pour le commun des mortels la Bretagne est délivrée

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

et on l'envie; en réalité on continue à s'y battre, à y souffrir, à y mourir.

J'arrête là mes considérations sur la situation car le temps presse et les instants sont comptés.

Il est plus de 13 heures lorsque nous nous mettons à table et nous devons être à 14 heures à l'Hôtel de Ville. On déjeune au galop en supprimant les entrées et le café à peine bu nous partons. Nous sommes reçus sur les marches du bâtiment municipal par le maire M. Marchais qui a fait de la résistance active et qui a été arrêté par les Allemands. Il a été relâché peu de temps avant la libération en raison de son état de santé (il mourra quelques mois après). Son aspect est impressionnant, il est excessivement maigre, pâle et semble très faible. Nous montons au 1^{er} étage et du balcon M. Le Gorgeu harangue la foule massée sur la place, puis il nous présente le préfet et moi. En pareille circonstance on est toujours applaudi. L'accueil que nous fait la population

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

vannetaise est très chaleureux. Malheureusement je suis connu de quelques personnes et mon incognito est percé à jour. Le maire prend ensuite la parole, mais à bout de forces il se trouve mal. Nous nous groupons devant l'Hôtel de Ville pour assister au défilé des F. F. I. Ils ont des tenues hétéroclites, les vestes noires d'alpaga dominant, certains sont en bras de chemise, mais ils ont une allure décidée et je puis dire très militaire. Ils produisent une excellente impression sur les autorités et sur la population qui les acclame. M. Le Gorgeu toujours souriant, très satisfait de ce qu'il a vu et appris, nous quitte après nous avoir félicités.

Je me rends à mon bureau pour y régler un certain nombre de questions et à 20 heures je suis de nouveau à la Préfecture où je dois dîner avec le lieutenant-colonel commandant les parachutistes et un speaker de la radio française de Londres. Le premier est un peu en arrière de la main au début parce



Une patrouille de F. F. I. (*Cl. Coudrin*).

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

qu'on lui avait promis le commandement militaire du Morbihan et qu'il s'en voit frustré. C'est un magnifique soldat qui a perdu un bras à la guerre. Il a été partout où l'on se battait depuis 1939, notamment à Bir Hakeim. Arrivé en Bretagne avec ses hommes par la voie des airs quelques mois plus tôt il a mené la vie dure aux occupants qui avaient mis sa tête à prix un million (comme d'ailleurs celle du commandant des F. F. I.) La Gestapo furieuse de ne pouvoir s'emparer de sa personne fit un jour arrêter tous les manchots du département, y compris un vieillard de 75 ans, ce qui provoqua l'hilarité de la population et accrut la rage impuissante de l'ennemi.

L'Angleterre, il faut qu'on le sache, ne se contenta pas de parachuter en France des soldats; les F. F. I. reçurent de la même façon des mitraillettes et des munitions en abondance, des jeeps et 20 millions. Sans ces envois, jamais les hommes de la résistance n'auraient

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

pu accomplir les exploits qui ont émerveillé le monde. La reconnaissance de ceux qui les ont reçus est à jamais acquise à la Grande-Bretagne, mais aussi les alliés ne doivent pas oublier que sans les F. F. I. et les F. T. P. jamais la marche au Rhin n'aurait pu s'effectuer à la cadence rapide qu'elle a réalisée. *Grâce à eux les blindés américains ont pu traverser la France d'ouest en est à vive allure, dispersant les Allemands comme des volées de moineaux sans plus s'occuper d'eux parce qu'ils savaient que les forces françaises de l'intérieur en faisaient ensuite leur affaire.* Dans le Morbihan, ces dernières ont été puissamment aidées par les parachutistes qui dans les combats livrés à l'ennemi avant la libération ont perdu la moitié de leur effectif. Comme je demandais à leur chef quelle était la proportion des tués et des blessés, il me répondit : « Chez nous il n'y a que des morts. » Au mépris des lois de la guerre, la Wehrmacht refusait la qua-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

lité de combattants aux parachutistes comme aux F. F. I. et aux F. T. P. et fusillait tous ceux qui tombaient entre ses mains. Que les représailles aient été si rares, il y a lieu de s'en étonner et les Américains qui s'indignaient des deux seuls cas où dans le Morbihan des prisonniers allemands aient été exécutés finirent par approuver ce qui avait été fait quand ils connurent les forfaits dont s'étaient rendus coupables ceux qui furent abattus. J'en parlerai en temps et lieu.

Cette digression m'a écarté de mon sujet. Il est temps de revenir à notre dîner qui touche à sa fin. Après le dessert, le speaker de la France combattante s'entretint assez longuement avec le chef des parachutistes des opérations auxquelles il avait pris part, puis il me demanda de le mettre au courant de la situation dans le Morbihan. L'exposé qu'il fit à la radio ne devait laisser aucun doute sur ce que je faisais à ma famille restée à Paris et à mes fils pri-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

sonniers en Allemagne s'ils disposaient d'écouteurs.

Je l'interviewai à mon tour sur l'existence à Londres. Il me déclara que la vie y continue normalement, mais que bon nombre d'habitants couchent dans le métro à cause des bombardements par V 1. L'engin arrive en ronronnant comme un avion; à 15 mètres du sol le moteur s'arrête, le bruit cesse et très peu d'instant après l'explosion se produit. L'effet de souffle est considérable; les petites maisons de la banlieue londonienne s'effondrent comme des châteaux de cartes. On tend l'oreille lors des arrivées pour se rendre compte du moment où la torpille volante va éclater et l'on se jette à terre si on a l'impression que l'on se trouve dans la zone dangereuse. Depuis plusieurs semaines les bombardements se poursuivent sans interruption, si bien qu'à la longue la tension nerveuse devient fatigante. L'effet moral produit est beaucoup plus considérable que celui causé par les

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

attaques aériennes de 1940 parce que ces dernières n'étaient pas continues et que l'esprit n'était pas perpétuellement en éveil. Le moral des Britanniques est magnifique et se maintient excellent malgré l'importance des dégâts et le nombre des morts.

Nous nous séparons là-dessus parce que j'ai fixé l'heure du couvre-feu à 22 h. 30 et que je ne veux pas donner le mauvais exemple en enfreignant mes ordres.

Jeudi 10 août.

Mon état-major est toujours réduit à trois officiers, c'est peu pour le travail qu'il y a à faire. Je mets sur pied les services de la subdivision : Intendance, génie, recrutement, service du matériel. Certains des directeurs sont accusés par la rumeur publique d'être violemment hostiles au général de Gaulle et à la résistance. Plusieurs d'entre eux auraient pris des sanctions contre leurs agents qui avaient voulu passer au maquis. Je

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

me réserve de vérifier plus tard le bien fondé de ces accusations. Pour le moment je dois parer au plus pressé. Il faut que les services fonctionnent et je n'ai pas d'autres techniciens sous la main, je suis donc obligé de les garder en fonctions provisoirement, même si ce sont des pétinistes enragés, même s'ils ont fait preuve de sympathie pour l'occupant.

Il y a à Vannes un parc d'artillerie important. Les Américains ont mis le grappin dessus et refusent de me le rendre, on s'en passera. D'ailleurs les Allemands ont vidé les locaux de tout ce qu'ils contenaient.

A 10 heures, je vais voir le préfet. Le général Hood qui commande la division blindée laissée dans le Morbihan se trouve dans son cabinet. C'est un homme de haute taille, assez corpulent, qui a été élève de notre École de guerre et qui parle couramment le français. Il me tend la main et me dit : « Très bien, colonel, maintenant ça va, ça va » puis il sort en trombe.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

Le préfet me déclare qu'il ne lui est pas possible de s'absenter en raison de tous les problèmes qu'il a à résoudre et des nombreux Français et étrangers qu'il doit recevoir. Il le déplore car il y a des décisions à prendre sur place un peu partout. J'ai l'intention d'aller me rendre compte personnellement de ce qui se passe dans toutes les communes du département me méfiant des racontars et des on-dit : Je me mets à sa disposition s'il estime que je peux lui être utile au cours de mes déplacements. Il me remet une note me donnant pleins pouvoirs pour régler en son nom toutes les questions qui me seront soumises et pour prendre toutes les mesures dont l'urgence se révélerait lors de mon passage.

A 11 heures, je vais rendre visite au major C... chef des affaires civiles américaines. Il avait été décidé que la circulation des véhicules et le déplacement des individus ne seraient autorisés que sur le vu de permis signés par lui. Une telle quantité de demandes lui a

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

été présentée qu'il est complètement débordé et qu'il a pris le parti de n'en signer aucune. Non sans mal j'arrive à lui faire comprendre que nous allons à brève échéance à la paralysie totale de la vie du département. En somme, de quoi s'agit-il, suivant la formule célèbre du maréchal Foch? De ne pas gêner les mouvements sur route des convois militaires. On peut y arriver en interdisant tous les déplacements qui ne sont pas indispensables, mais supprimer complètement le trafic civil est impossible. Nous tombons d'accord pour n'accorder de permis qu'aux conducteurs de véhicules des services sanitaires, à ceux du ravitaillement et à ceux du service d'ordre. Pour faciliter la tâche des autorités américaines qui ne connaissent pas bien nos besoins, les demandes me seront d'abord envoyées. Seules seront accordées celles qui auront été revêtues au préalable de la signature du chef de mon 4^e bureau.

De retour à mon P. C. je suis avisé

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

que de graves désordres se sont produits dans le gros bourg de Baud. Le drapeau tricolore a été amené et remplacé par le drapeau rouge, une vingtaine d'Allemands et six Français y ont été fusillés sans jugement, le curé et son vicaire menacés de mort ont dû prendre la fuite, la population s'enferme chez elle et n'ose plus sortir dans la rue. Je décide de commencer par là mes tournées dans le Morbihan et de m'y rendre le jour même.

A 14 heures, je pars en automobile avec le colonel des F. F. I. et le chef des F. T. P. En arrivant, je constate que les trois couleurs flottent toujours au clocher de l'église encadré par les drapeaux de nos trois alliés. Beaucoup d'habitants sont dehors. Je leur demande de faire cercle autour de moi et je prononce les paroles suivantes: « Je vois avec plaisir que tout ce que l'on m'avait dit sur vous est faux: la terreur ne règne pas à Baud et le drapeau tricolore est toujours votre drapeau. Ne

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

l'abandonnez jamais. La gloire l'aurole et il a fait trembler nos ennemis. N'oubliez jamais qu'il a fait le tour de l'Europe porté dans toutes ses capitales par nos soldats victorieux. Le drapeau rouge sans insigne n'est qu'un torchon qui a été traîné dans le sang de victimes souvent innocentes au cours des révolutions successives. Le drapeau rouge orné de la faucille et du marteau est le glorieux emblème de nos grands alliés russes. Il leur appartient, il ne peut pas être le drapeau de la France, on ne peut pas le leur prendre. Je tiens à vous féliciter de l'avoir arboré à côté des drapeaux de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Cela n'a pas été fait partout et je le déplore, car nul plus que l'U. R. S. S. n'a contribué à la défaite du nazisme. Jamais la victoire n'aurait été possible sans les immenses sacrifices que le vaillant peuple russe s'est imposés. Cela ne diminue en rien les mérites de nos courageux alliés les Anglais et les Américains sans oublier les forces

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

françaises de l'intérieur et celles venues d'Afrique. Vos pères, vos frères, vos maris, vos fils ont inscrit de nouveaux noms de victoires sur notre drapeau. Notre reconnaissance leur est acquise à jamais. Je vous invite à crier avec moi : « vive le drapeau tricolore. » Ma voix est entendue et l'emblème sacré de la patrie meurtrie est acclamé par l'assistance. »

Nous nous rendons ensuite à la mairie pour procéder à une enquête sur les faits qui nous ont été signalés. L'adjoint affirme que l'ordre n'a jamais été troublé, que chacun vaque à ses occupations sans être inquiété. Si le curé et son vicaire ont dû se cacher, c'est parce qu'ils appartiennent au parti autonomiste breton. Aucun Français n'a été fusillé, le seul qui ait été tué était un dénonciateur patenté de la gestapo. Lorsqu'on voulut l'arrêter, il se défendit à coups de grenades et il périt au cours de l'échauffourée qui suivit.

L'exécution d'une vingtaine d'Alle-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

mands se réduit à la mort de cinq d'entre eux qui n'étaient pas des soldats pris en combattant mais les tortionnaires de la prison de Locminé fusillés par leurs victimes. Une explosion s'étant produite le jour de la libération les geôliers crurent à un bombardement par la R. A. F. et se jetèrent à terre. La porte était entr'ouverte, les prisonniers en profitèrent pour sortir et capturer leurs gardiens. Ces derniers s'étaient rendus coupables des pires atrocités. Je me bornerais à relater les deux suivantes : « Deux commandants de F. F. I. ayant été arrêtés, on les fustigea par trois fois pour leur faire avouer le nom de leur colonel et les obliger à révéler son refuge. Ne pouvant vaincre leur obstination les bourreaux les pendirent par les pieds et leur plongèrent plusieurs fois la tête dans l'eau jusqu'à asphyxie presque complète. Si la libération avait tardé d'un jour, ils auraient été exécutés. Un agent de liaison qui avait aussi refusé de parler fut couché par terre,

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

une brute lui écrasa le nez et la bouche à coups de talon en lui disant : « Puisque tu ne veux rien dire, tu n'as pas besoin de gueule. » Je dus convenir que la fusillade avait été une mort bien douce pour de pareils misérables qui auraient mérité d'être torturés à leur tour auparavant.

Il y eut une autre exécution sommaire devant la prison de Vannes. Il s'agissait bien cette fois de prisonniers de guerre mais c'étaient des Géorgiens plus cruels encore que les Allemands et qui avaient notamment à leur actif l'énucléation de plusieurs patriotes. Il eût sans doute été préférable qu'ils soient jugés, mais il faut se représenter l'état d'esprit de ces maquisards traqués pendant de longs mois comme des bêtes sauvages, dont les parents, les amis furent arrêtés, martyrisés, assassinés par ces brutes sanguinaires. On comprendra leur exaspération lorsqu'ils se sont trouvés brusquement en présence des auteurs de tous leurs maux et on

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

ne s'étonnera pas qu'ils se soient vengés. Cette exécution est sans doute un acte regrettable, mais j'ose le dire, excusable.

Il ne peut pas être jugé par ceux qui n'ont pas vécu dans l'ambiance des horreurs de cette guerre atroce où l'homme était un loup pour l'homme, où les patriotes étaient abattus comme des chiens par l'Allemand et par ceux qui pactisaient avec lui. D'aucuns se sont indignés des exécutions de Français par des Français, mais il s'agissait de sauver la vie de ceux que d'infâmes compatriotes dénonçaient à la Gestapo en terrorisant ceux qui se livraient à ces ignobles pratiques afin de les faire cesser. On ne saurait les blâmer. Par contre à partir du moment où l'ennemi ayant disparu ses collaborateurs ne pouvaient plus nuire à personne, elles n'étaient plus admissibles. Il appartenait aux tribunaux de juger et de punir les coupables. Je les interdis d'une façon formelle. Ceux qui se livreraient à des arrestations arbitraires, à des sévices,

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

à des exécutions seraient traduits devant la cour martiale.

Afin d'éviter les abus le droit de réquisition fut réservé au préfet et à moi. Je le déléguai dans certains cas bien déterminés au colonel et aux commandants des bataillons de F. F. I. Je prescrivis de substituer les achats à la réquisition et comme on m'objectait que le manque d'argent ne permettrait pas d'exécuter mes ordres je fis délivrer 5 millions au chef des F. F. I. par le trésorier payeur général. Des factures justifiaient l'emploi des sommes dépensées. C'en était sans doute pas administratif, mais l'État ne pouvait pas être lésé. Quelques jours plus tard je pris une mesure similaire pour le tabac. Les F. F. I. n'en n'avaient pas reçu depuis longtemps. Par contre les habitants avaient touché leur rations d'août et de septembre. Je réquisitionnai celui qui se trouvait à l'entrepôt.

Je promis à l'entrepositaire de lui fournir en temps voulu le nombre de camions

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

dont il aurait besoin pour aller se ravitailler à la manufacture de Lannion.

Mon enquête terminée à Baud je partis pour Pontivy. Elle avait renforcé ma conviction qu'il ne faut accueillir qu'avec circonspection les bruits que l'on répand, qui grossissent démesurément les moindres incidents et les déforment quand ils ne les inventent pas de toutes pièces.

Je suis reçu à l'hôtel de ville par le sous-préfet et un lieutenant-colonel en retraite qui me fait quelques remarques sur les F. F. I. que j'interprète mal. Le croyant mal disposé pour eux, je relève assez vertement ses paroles. J'en suis navré quand je me rends compte de ma méprise. Le lieutenant-colonel de G. est un résistant de la première heure qui a tenu tête aux Allemands et a été emprisonné par eux. Sa famille ne le cède en rien à son chef; sa femme se dévoue avec une abnégation admirable aux œuvres militaires; quatre de ses fils servent dans l'armée de Gaulle, deux dans les F. F. I.; les derniers attendent d'avoir l'âge de



M. Le Troquer serrant la main de M. Marchais, maire de Vannes (*Cl. Coudrin*).

pouvoir faire comme leurs aînés. Je le nomme commandant d'armes de Pontivy et lui donne carte blanche pour agir comme il l'entendra. Je n'eus pas à me repentir de lui avoir fait confiance; il accomplit une œuvre remarquable en très peu de temps malgré la pénurie de moyens dont il disposait. Faisant fi des chinoiseries administratives, n'hésitant pas à prendre ses responsabilités, il fit preuve en toutes circonstances d'un esprit d'initiative digne d'éloges.

Le sous-préfet est un jeune juge de Vannes intelligent et capable qui n'a accepté sa nomination que par dévouement, car il aurait préféré rester magistrat. Je lui dois un certain nombre de renseignements et des remarques judicieuses dont je compte bien faire mon profit. Je le quitte pour continuer ma tournée. Nous rendons visite à quelques chefs de bataillon.

Je trouve partout des officiers animés de meilleur esprit et des hommes ayant une attitude militaire, il faudra très peu

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

de choses et très peu de temps pour en faire de véritables soldats. Je ne cache pas ma satisfaction de ce que je vois et mon admiration pour ces braves. Nous ne rentrons guère avant le repas du soir auquel je convie les chefs des F. F. I. et des F. T. P. M'adressant au colonel, je lui dis : « Avant les visites que je viens d'effectuer je voulais vous demander de me faire le plaisir de venir partager mon dîner. Maintenant, je vous prie de me faire cet honneur. » Il me répond du tac au tac : « Tout l'honneur est pour moi. » Il me demande une heure pour aller régler quelques questions à son P. C. et me quitte en me disant : « Mes respects, mon colonel. » Cette journée passée ensemble nous a rapprochés et mis en confiance. Une mutuelle compréhension de la situation fera que jamais aucune ombre ne troublera nos rapports qui ne cesseront jamais d'être cordiaux et amicaux comme je l'ai déjà dit.

Le propriétaire de l'hôtel me prévient qu'on m'a apporté deux gros homards. Le

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

généreux donateur n'a pas fait connaître son nom. Je regrette de ne pas pouvoir le remercier. En tout cas son cadeau est le bienvenu, il agrémentera le dîner que j'arrosai avec du muscadet et du champagne et au cours duquel la plus grande affabilité ne cessa de régner.

Vendredi 11 août.

Mes déplacements n'ont pas avancé ma tâche bureaucratique. Je suis à mon P. C. avant huit heures : travail à la vapeur, je débite à grande allure sans souci de la forme. Je donne de nombreux ordres écrits et verbaux, on me poursuivra toute la journée jusque dans la rue. Je griffonne sur des bouts de papier, appuyé contre un mur, des phrases laconiques en style nègre, des mots en abrégé suivis de la formule : « Exécution immédiate. » Le temps me manque pour prendre le double de ce que j'écris, qu'importe, ce qu'il faut c'est que ça démarre et que ça marche. Je n'ai toujours que trois officiers

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

d'état-major, ils sont littéralement débordés.

Je vais voir le préfet au cours de la matinée. Il se plaint de l'indiscipline des parachutistes qui font scandale; ils réquisitionnent des voitures pour leur usage personnel et les utilisent pour promener des femmes de mauvaise vie alors que l'on manque d'essence pour les battages. Ils chantent à tue-tête et font du bruit jusqu'à une heure avancée de la nuit. Je sais d'ailleurs à quoi m'en tenir car j'ai trouvé sur mon bureau le compte rendu d'un chef de patrouille F. F. I. qui ayant voulu arrêter deux d'entre eux à une heure du matin a dû y renoncer parce qu'ils le menaçaient de leur pistolet. Dans l'état d'ébriété où ils se trouvaient ils n'auraient pas hésité à tirer. Cette lutte fratricide aurait été déplorable et je ne peux qu'approuver mon subordonné de n'avoir pas insisté.

Un de mes officiers m'a aussi rapporté qu'il est intervenu auprès de trois parachutistes qui, avachis contre un mur, se

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

chamaillaient et braillaient. Il s'est entendu répondre : « Ben quoi, on ne peut plus s'amuser maintenant. » Comme il insistait et leur disait que si leur colonel le savait il ne serait pas fier d'eux, ils répliquèrent : « Notre colonel on s'en fout et on l'em... quiquine. » Certains d'entre eux se répandent en propos désobligeants sur les Américains dans les cafés, déclarant à haute voix : « On a flanqué les Boches dehors, qu'est-ce qu'on attend pour en faire autant de ceux-là. » Ce sont des braves à tous crins qui ont payé de leurs personnes plus que quiconque, pour cette raison on peut leur passer bien des choses mais, véritablement, ils exagèrent. Je convoque leur chef à mon bureau et je le mets au courant de ces divers incidents. Il se contente de hausser les épaules et de déclarer : « Ils seront tous tués un jour ou l'autre, alors on peut bien leur pardonner quelques incartades. »

J'insiste auprès de lui pour qu'il fasse comprendre à ses parachutistes ce que leur

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

façon de faire a de déplacé. Ils se font un tort énorme auprès de la population et ils nuisent au bon renom de nos troupes. Nos alliés ne sont malheureusement que trop enclins à penser qu'il n'y a plus aucune discipline dans l'armée française. Le colonel B. me promet de le faire. Je m'en remets à lui car il me répugne de sévir contre des hommes qui se sont conduits en héros et qui n'ont qu'un désir : retourner au feu.

L'après-midi je reçois la visite de Jean Marin de la radio de Londres dont la voix est familière à la plupart des Français et que nous étions si heureux d'entendre. Il est très élégant dans son uniforme d'officier de marine. Je lui donne des renseignements très complets sur la situation. Il me dit qu'il sera heureux de les utiliser pour faire connaître ce qui se passe dans le Morbihan. Attention délicate, il consacra à ma région une des émissions destinées aux prisonniers. Ainsi mes fils privés de nouvelles de moi depuis un certain temps sauront peut-être ce que

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

je fais, s'ils n'ont pas entendu le précédent reportage me concernant.

Après le départ de Jean Marin je vais rendre visite au général Hood. Il tient tellement à ce que l'emplacement de son P. C. reste secret qu'il a défendu de dire où il se trouve. Un officier de liaison vient me prendre et m'y conduit sans me faire connaître où nous allons. Tout l'état-major vit en plein air et si bien camouflé que l'on peut passer tout près de l'endroit où il se trouve sans le découvrir. Les tentes sont largement étalées dans les champs le long des talus ou sous les pommiers. Il fait très chaud et le short est de rigueur pour tous. J'ai l'impression de détonner et pour un peu je tomberais la veste. Le général fait la sieste. J'insiste auprès du chef d'état-major pour qu'il ne le réveille pas, mais il me déclare que son patron serait navré d'avoir manqué ma visite. L'entrevue est des plus cordiales et le général veut bien me féliciter du changement intervenu depuis ma prise de commandement. Je suis toujours en

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

civil, j'insiste de nouveau pour que l'on me délivre un uniforme. On m'envoie à l'intendance dont les tentes sont dressées à quelques kilomètres de là. Elles sont si parfaitement dissimulées aux yeux des indiscrets que malgré les indications précises qui nous ont été données nous avons beaucoup de mal à les trouver. On me répond comme la première fois que l'on ne peut pas m'accorder satisfaction parce qu'il n'y a rien, ni linge, ni vêtements, ni chaussures. Je suis étonné de constater que les unités de l'armée américaine ne possèdent pas comme celles de l'armée française un petit en-cas mobile destiné aux remplacements urgents. J'adresse la même demande aux F. F. I., mais eux aussi n'ont rien. Ils attendent un parachutage d'effets de Londres mais ils ne connaissent pas la date exacte où il aura lieu. De guerre lasse je me rends à l'intendance de la marine où l'on me taille une blouse dans une chemise de toile kaki. Mes galons sont posés sur des pattes d'épaules. C'est la mode du jour. Avec

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

mon béret alpin j'ai enfin une tenue militaire. Cela vaut mieux pour ceux qui ne me connaissent pas. Quant aux F. F. I. ils n'ont pas attendu que je sois en uniforme pour me saluer. Je leur réponds amicalement : « Bonjour mes p'tits gâs, ça va bien. » Ce sont des braves et quand on s'adresse à leur bon cœur on est sûr d'être entendu d'eux. Je n'en citerai qu'un exemple. Une Vannetaise m'ayant dit : « Ils sont bien gentils vos F. F. I., mais ils sont un peu bruyants; hier ceux du P. C. du bataillon place de la République ont chanté jusqu'à une heure avancée de la nuit et les gens du quartier n'ont pas pu fermer l'œil avant qu'ils aient fini. » J'allai les trouver : « Dites donc mes enfants, vous avez raison d'être gais, mais il y a dans vos parages des gens âgés qui ont besoin de sommeil, alors faites tout le bruit que vous voudrez jusqu'à l'heure du couvre-feu, mais ensuite silence absolu, c'est promis! » — « Oui mon colonel. » Plus jamais on n'eut à se plaindre d'eux.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

Quand j'arrive à mon bureau le matin et l'après-midi le poste de garde prend les armes et me rend les honneurs. Beaucoup le font avec gaucherie parce qu'ils n'ont jamais appris à utiliser leur mitrailleuse ou leur fusil pour cet usage, mais le geste y est. J'inspecte toujours mes braves en loques avant d'entrer; je leur demande des renseignements sur eux, sur leur famille, je les interroge sur ce qu'ils ont fait. Ils m'en savent gré. Une infirmière m'a déclaré : « Les F. F. I. disent que vous êtes un père pour eux. » Je n'y ai aucun mérite; j'ai pour eux une profonde admiration, je les aime bien et ils me le rendent.

Rentré vers 16 heures à mon P. C. je me consacre à mon travail de bureau et j'interdis que l'on me dérange pour quelque raison que ce soit. Je travaille d'arrache-pied jusqu'à 20 heures. Je remets à l'officier de service divers ordres écrits, des notes à faire insérer dans la presse et des avis à faire afficher dans les 261 communes du département. Certains

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

ne parviendront à destination qu'après plusieurs jours; la poste ne fonctionne pas, les moyens de transport manquent, il faut profiter d'une occasion, or il n'y en a pas souvent pour les coins perdus.

Samedi 12 août.

A 8 heures je convoque l'officier de gendarmerie qui commande provisoirement la légion départementale, il n'est pas encore arrivé à son bureau et je dois attendre sa venue près d'une heure et demie. Je l'accueille sans aménité et l'invite à faire preuve de plus de zèle dans l'exécution de son service. Ses subordonnés se sont conduits magnifiquement, 260 d'entre eux sur 300 sont passés à la résistance, malheureusement leur absence des brigades se fait cruellement sentir. Je le prévins que je vais les lui rendre à l'exception de ceux qui exercent des commandements et que l'on ne peut pas remplacer. Ma décision ne sera certainement pas favorablement accueillie par les intéressés, il faut donc leur en faire

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

comprendre la raison. Quels que soient leurs légitimes regrets de quitter leurs camarades de combat, ils doivent se résigner à servir là où ils sont le plus utiles. Je ne suis pas sans savoir qu'ils en veulent beaucoup à ceux qui ne les ont pas imités et qu'il leur répugne d'être commandés par leurs anciens chefs restés tranquillement chez eux. Je prescris les mutations nécessaires pour que toute friction, tout heurt soient évités. Il serait déplorable que les gardiens de l'ordre donnent l'exemple de l'indiscipline.

Le général Hood se trouve dans le cabinet du préfet lorsque j'y pénètre. Je lui demande s'il compte entreprendre prochainement la réduction des nids de résistance allemands de Lorient, de Quiberon et de l'embouchure de la Vilaine qui sont comme autant d'épées de Damoclès suspendues au-dessus de la tête des habitants. Il me répond que non parce qu'il ne dispose que d'engins blindés et que les chars ne sont pas faits pour prendre les villes. Quant aux F. F. I. ils

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

ne sont pas suffisamment armés pour pouvoir attaquer des organisations fortifiées. Les opérations ne pourront reprendre qu'après l'arrivée de l'infanterie et de l'artillerie américaines. Interrogé sur la date probable de leur venue, il me répond qu'il l'ignore complètement. Il ajoute en arpentant la pièce à grands pas les deux mains dans ses poches suivant son habitude : « Je n'ai même pas assez de chars pour m'opposer à une sortie générale des Allemands, alors je fais faire des carrousels à mes blindés pour tromper l'ennemi sur leur nombre; je les mystifie. » Je réplique : « C'est très bien, mais jusqu'à quand, ils ne s'y laisseront pas toujours prendre. » Le général lève les bras au ciel en signe d'impuissance et prend congé.

Un général français de l'autre guerre lui succède. Navré de ne plus servir il cherche à se donner l'illusion d'être utile en apportant au préfet des renseignements que je possède déjà et en se faisant l'écho de ce qu'il entend dire à

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

droite et à gauche. Le colonel commandant la région qui avait remarqué son uniforme bleu horizon lors de la réception de M. de Gorgeu m'avait pris par le bras en me disant : « Surtout ne vous encombrez pas de fossiles. »

Je retourne à mon bureau puis je reviens à 13 heures à la préfecture pour déjeuner avec le général Hood.

L'après-midi lorsque j'arrive à mon P. C. l'antichambre est noire de monde : solliciteurs, gens en quête d'emplois ou tout simplement désireux de m'entretenir personnellement de leurs petites affaires toutes particulièrement dignes d'intérêt, bien entendu. Je fends la foule et laisse mes officiers se débrouiller avec le flot des visiteurs. Je fais une exception pour la femme de l'intendant chargé du ravitaillement, que les Allemands ont arrêté, martyrisé et emmené en Allemagne. Je ne peux malheureusement que m'associer à ses inquiétudes et l'assurer de ma sympathie, car j'ignore absolument où son mari a été conduit.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

A 16 heures je rends visite au maire de Vannes qui n'a pas encore pu me recevoir en raison de son état de santé : M^{me} M. son épouse croit me reconnaître bien que je sois certain de ne l'avoir jamais rencontrée. Nous finissons par découvrir lorsque j'ai eu dévoilé mon incognito que M. M. a été officier de réserve quelque quarante ans plus tôt dans la compagnie de mon père alors capitaine au 116^e à Vannes. Je lui ressemble, ainsi tout s'explique.

Le maire me raconte son odyssee, me parle de la part qu'il a prise à l'organisation de la résistance et de son arrestation. Je le félicite très vivement de sa belle conduite et lui remets en hommage d'admiration un exemplaire personnel de chacune des affiches que j'ai fait apposer dans le département.

Dimanche 13 août.

Je rends visite à l'évêque dont les résistants n'ont eu qu'à se louer. Il a notamment fourni des aumôniers aux

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

F. F. I. qui désirent les conserver. Le prélat en a un pressant besoin dans ses paroisses, il voudrait qu'ils y retournent au plus tôt. Je suis d'avis qu'ils n'y sont pas aussi indispensables que dans les unités. Rares sont les endroits où le curé n'est pas aidé par plusieurs vicaires. Or, dans certaines régions, en Seine-et-Oise par exemple, non seulement les curés sont seuls, mais bien souvent ils desservent plusieurs paroisses. Ce n'est évidemment qu'un pis aller, mais même si la situation devait être semblable pendant quelque temps dans le Morbihan, cela serait préférable à la suppression des aumôniers. Mes arguments portent et j'obtiens leur maintien.

L'évêque m'entreprend ensuite sur les persécutions dont son clergé a été l'objet dans le nord du département. Le curé de Bieuzy a été assassiné. Quant à celui de Baud et à son vicaire obligés de se cacher pour éviter le même sort, ils sont selon lui l'objet de fausses accusations. Si les autorités du département ne font



Le Colonel de Civria et le Colonel commandant le régiment des F. F. I. (*Cl. Coudrin*).

pas le nécessaire pour qu'ils ne soient plus inquiétés il se verra dans l'obligation de prendre leur défense en chaire et de protester contre l'injuste traitement dont ils sont l'objet. Je lui réplique que à tort ou à raison les esprits sont très montés contre eux, il faut leur laisser le temps de se calmer si non, nous allons à une catastrophe. Je vais faire procéder à une enquête approfondie par un dominicain qui se trouve à Vannes pour quelques jours et qui est capitaine dans l'armée de la France combattante. Il la fera avec toute l'impartialité voulue. On peut même être certain qu'il sera plutôt porté à se montrer favorable aux accusés. Soit dit en passant ce religieux ne tarit pas d'éloges sur le bas clergé dont le rôle dans la clandestinité est d'ailleurs indiscutable et au-dessus de tout éloge, mais il juge sévèrement la conduite du haut clergé qu'il accuse d'opportunisme, de servilité vis-à-vis du gouvernement du maréchal et de faiblesse dans ses rapports avec les Allemands.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

A mon avis, il est injuste de généraliser. Si des prélats en petit nombre sont à blâmer pour leur conduite et leur attitude pendant l'occupation, d'autres en plus grand nombre n'ont pas répondu aux avances qui leur étaient faites et ne cédèrent pas aux menaces. Leur fermeté en imposa bien souvent aux autorités nazies. L'évêque de Vannes fut de ces derniers. Comme je n'arrivais pas à le convaincre, je finis par lui dire : « Monseigneur, préférez-vous être privé du curé de Baud provisoirement, alors qu'il attende des temps meilleurs où il se trouve, ou bien préférez-vous en être privé définitivement, dans ce cas qu'il regagne son presbytère. » Le choix du prélat ne pouvait faire de doute. Il me déclara qu'il se rangeait à ma façon de voir. Il se plaignit ensuite de l'initiative malheureuse d'un commandant de F. F. I. qui avait envoyé deux prêtres du petit séminaire de Saint-Anne transformé en hôpital allemand sommer les médecins et leurs malades de

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

se rendre sous peine d'extermination. C'était signer leur arrêt de mort. Ils furent en effet fusillés. Cette fois je fus de son avis. On ne peut concevoir qu'un officier ait été assez naïf pour s'imaginer que l'habit ecclésiastique protégerait ceux qui le portaient. Les Allemands ne respectent rien, il le savait; l'imprudence qu'il a commise n'a pas d'excuses.

Ma journée était particulièrement chargée et elle ne faisait que commencer. Je partis à vive allure pour Muzillac où je comptais obtenir des renseignements sur les forces allemandes qui occupaient les rives de la Vilaine. Je manifestai mon étonnement de ce que les maisons du village ne fussent pas pavoisées comme celles de tous les bourgs que j'avais visités. On m'en apprit la raison : la nuit dernière une patrouille de la Wehrmacht était venue jusque sur la place de la mairie et les habitants craignaient les représailles dans le cas où les Allemands récidiveraient. Les F. F. I. qui surveillent les bords de la rivière sont en

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

si petit nombre que pareilles incursions sont impossibles à empêcher.

On me demande d'intercéder auprès du préfet en faveur du maire qui, bien que nommé par le maréchal a l'estime et l'affection de toute la commune. Je prescris de m'adresser un rapport sur ses faits et gestes depuis 1940; mais je laisse peu d'espoir à mes interlocuteurs : aucun fonctionnaire de Vichy ne doit être maintenu. Je doute que l'on fasse une exception pour le maire de Muzillac.

Une demi-heure plus tard je suis à Saint-Gildas de Rhuy où l'on a vu la veille des bateaux suspects faisant voile de Quiberon vers le Croisic. Ils sont passés trop loin des côtes pour que l'on puisse les arraisonner et faute de jumelles il a été impossible de se rendre compte de ce qu'ils transportaient.

Un bref arrêt à Sarzeau où je passe un instant à la mairie puis en route pour Saint-Armel où je dois assister aux obsèques de deux patriotes fusillés par les Allemands. Bien que j'aie fait diligence,

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

la cérémonie avait pris fin quand j'arrivai et l'on commençait à sortir de l'église. Je pus néanmoins prononcer quelques mots et présenter mes condoléances aux familles des victimes. Le maire me convia ensuite à un vin d'honneur et la section de F. F. I. qui rendait les honneurs m'offrit « une tournée » que j'acceptai naturellement. Ne voulant pas être en reste j'interpellai les hommes : « Êtes-vous Bretons, les gâs? — Dame oui. — Alors un coup de cidre, c'est moi qui l'offre. » J'eus un beau succès. Seulement tout cela avait pris beaucoup de temps et je ne pus déjeuner qu'aux environs de 14 heures. J'étais invité chez un maire des environs auquel on reprochait d'avoir eu des relations avec les Allemands. Je ne voulais pas être accusé de jouer un double jeu et j'estimai devoir m'abstenir.

Avant de regagner Vannes je m'arrêtai quelques instants dans la propriété où j'avais passé le mois d'attente qui avait précédé ma prise de commandement. Il faisait un temps idéal. Assis sur

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

un banc face à l'océan bleu, oubliant mes préoccupations, je me laissai aller à la douceur de vivre par un beau soleil devant un paysage calme et reposant. C'était mon premier moment de détente depuis une semaine, j'en avais besoin. Rentré à mon P. C. je me replongeai dans les papiers.

Lundi 14 août.

Je procède à une visite des cantonnements du bataillon de Vannes : les hommes se tiennent immobiles au pied des lits; les locaux sont propres et en ordre : une revue du temps de paix dans une caserne bien tenue. Malgré leurs vêtements en loques, leurs chaussures qui bâillent, leur équipement hétéroclite, les F. F. I. ont une attitude militaire. C'est le cas de dire : l'habit ne fait pas le moine.

J'ai à peine terminé mon inspection que je suis convoqué à la préfecture d'extrême urgence. J'y arrive pour apprendre que les Américains viennent de procéder à une remise de décorations aux

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

colonels des F. F. I. et des parachutistes. Le préfet est ulcéré de ce que ni lui ni moi n'y ayons été conviés. Je suis plus philosophe et j'accepte cet impair sans me formaliser. Les récipiendaires n'ont été avisés qu'au dernier moment et n'ont pas pu nous prévenir.

Le secrétaire général vient nous rendre compte de ce que le nouveau général commandant la région a fait téléphoner de Rennes pour annoncer son arrivée à Vannes. Les officiers français et étrangers présents sont invités à attendre sa venue. Il y a notamment le général Hood et le général écossais Mac Leod qui commande les parachutistes. Une demi-heure après le général descend de voiture. Il passe d'un air désinvolte sans adresser la parole à personne. Le préfet indigné de ce manque de savoir-vivre se penche à mon oreille pour me dire : « Quel ours, qu'est-ce que nos alliés vont penser des officiers français. »

Je prends congé des autorités pour me rendre à la cathédrale où l'on célèbre un

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

service solennel à la mémoire des F. F. I. morts pour la patrie. Il y a beaucoup de monde. Après s'être agenouillé devant l'évêque et lui avoir demandé sa bénédiction, le capitaine dominicain monte en chaire et exalte le sacrifice de ceux qui sont tombés pour que la France redevenue libre.

A 13 heures je suis de nouveau à la préfecture où je dois déjeuner avec les généraux. J'apprends que le commandant de la région a encore fait des siennes : Voyant sur la poitrine du colonel des parachutistes un ruban qu'il ne connaissait pas, il lui a demandé : « Qu'est-ce que c'est que cette décoration. » Ce dernier fou furieux lui a répondu sur un ton dépourvu d'aménité : La croix de la libération. Au dessert le général refuse le café, le cognac et les cigarettes qui lui sont offertes en déclarant qu'il est au régime et que tout cela lui est défendu.

A 14 heures il est dans mon bureau. L'entrevue est orageuse : Il n'approuve aucune de mes initiatives parce qu'elles

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

ne sont pas réglementaires et qu'il s'imagine à tort qu'elles pourraient lui attirer des ennuis s'il les entérinait. L'avance des 5 millions aux F. F. I. le fait sortir de ses gonds. Il me déclare sur un ton acerbe : « Vous n'aviez pas le droit de le faire. » Je réplique sur le même ton : « Eh bien je l'ai pris. — Je vous préviens que je ne vous couvrirai pas. — Je ne vous le demande pas je sais prendre mes responsabilités. — Et si on vous les impute? — Je n'ai aucune crainte à ce sujet. » La réquisition du tabac le rend encore plus furieux. Il frappe sur la table en disant : « Ça c'est le bouquet, je vous intime l'ordre de cesser vos irrégularités. Les F. F. I. pouvaient se passer de tabac, je m'en passais bien quand j'étais à Londres. » La moutarde me monte au nez et je réponds sur un ton agressif : « Après ce que j'ai vu à déjeuner ça n'a pas dû vous priver beaucoup. » Je me retiens à quatre pour ne pas ajouter : « Pendant que vous étiez en Angleterre, les F. F. I. se faisaient

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

casser la gueule. » Pour finir je lui déclare tout net que c'est volontairement que je suis venu prendre mes fonctions. Je ne nourris d'autre ambition que de servir la France. Si ma façon de commander ne le satisfait pas, il n'a qu'à me rendre à la vie civile. Sur ces mots nous partons pour le P. C. des F. F. I.

Le général D. s'était imaginé qu'il pouvait traiter avec brutalité un officier de carrière, persuadé que son sentiment de la discipline lui interdirait de lui répondre, ce en quoi il s'était lourdement trompé, comme on vient de le voir; mais il sait aussi qu'en agir ainsi avec les officiers F. F. I. serait se casser les reins et se couler irrémédiablement, aussi est-il tout sucre dans les propos qu'il leur tient et qui à certains moments frisent même la servilité. L'effet produit n'est pas celui qu'il escomptait et il nous quitte en laissant à tous une fâcheuse impression. Pour ma part je ne suis pas près de lui pardonner ses sorties intempestives et de mauvais goût.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

Le travail de bureau m'absorbe ensuite jusqu'au soir. Peu satisfait de la rédaction d'un rapport à la région sur la situation, j'entreprends de substituer ma prose à celle de mes subordonnés et je prescris que l'on ne me dérange pas avant que j'aie terminé. Quand alors je jette les yeux sur deux demandes d'audience qui ont été déposées sur ma table, je m'aperçois que j'ai fait faire antichambre à M^{me} M. femme de l'avant-dernier préfet et au sénateur R. ancien ministre de la marine marchande. Je m'excuse auprès de la première. Quant au second il ne pouvait pas attendre. Je regrette d'avoir manqué sa visite car il aurait pu me donner des renseignements intéressants sur la situation dans la presqu'île de Quiberon où il habite et dont il a pu sortir je ne sais pas comment.

L'ancien sous-préfet de Pontivy est ensuite introduit. C'est un mutilé de guerre qui me produit une excellente impression et auquel on n'a à reprocher que d'avoir continué à servir le gouver-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

nement de Vichy. Il est inquiet sur le sort qui lui est réservé et me demande d'intercéder en sa faveur. Je le ferai bien volontiers, mais un peu plus tard; actuellement il est préférable qu'il fasse le mort et qu'il s'efforce de passer inaperçu.

Le soir je dîne à la préfecture avec un certain nombre d'officiers de diverses nationalités. Je crains le manque d'ambiance dans le coin gauche où se trouvent plusieurs d'entre eux qui ne parlent pas la même langue. Le Padre (c'est ainsi que les Américains appellent le capitaine dominicain) me rassure : il en parle sept ou huit et il se charge de dérider les convives. Il raconte en anglais un certain nombre d'histoires qui ont le don de faire s'esclaffer ses voisins. Il les traduit ensuite en français. Je n'en citerai qu'une. Le général Mac Leod ayant déclaré que les Allemands sont des monstres qui méritent tous d'être fusillés, le Padre lui a répondu : « Je ne suis pas aussi terrible que vous, d'ailleurs ma religion m'inter-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

dit de verser le sang. Ce qu'il faut c'est changer radicalement la mentalité du boche, on y arrivera par des croisements. Je propose de mobiliser tous les noirs de notre Empire et de les introduire dans les familles allemandes. Toutes les femmes qui n'auront pas eu d'enfants de leurs hôtes de couleur au bout d'un an seront expulsées du Reich. »

Il professe une grande admiration pour le maréchal Staline avec lequel il a eu les meilleures relations tout le temps qu'il a passé en Russie. Il y a séjourné un certain nombre d'années comme noncé officieux. Pour lui c'est un nouveau Pierre le Grand; il a le même sens de la grandeur, la même énergie qui lui a permis de galvaniser le peuple russe assez apathique de nature et de faire de l'U. R. S. S. la grande nation actuelle. Conscient de l'importance de l'œuvre qu'il accomplit, il ne tolère pas que l'on se mette en travers de sa route et il dispose pour mater les résistances d'une Guépéou supérieurement organisée dont la Gestapo n'est qu'une

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

pâle copie. Lors de la découverte d'un complot dirigé contre lui il a fait exécuter 400.000 personnes; 12 millions d'opposants au régime sont en prison ou dans les camps de concentration. Aussi ne peut-il pas comprendre que l'on fasse tant de bruit pour la mort des 10.000 officiers polonais fusillés à Katyn. Les paysans bien qu'illettrés pour la plupart sont mieux renseignés sur la politique mondiale que beaucoup de Français. Ils sont tenus au courant par un communiqué hebdomadaire qui leur est lu de la même façon que sont lus les avis et les annonces dans nos campagnes le dimanche après la grand'messe.

La question religieuse n'intéresse pas le maréchal; pourvu que le clergé ne s'occupe pas de ce qui n'est pas strictement de son ressort il ne voit pas d'inconvénients à ce qu'il exerce ses fonctions. Il ne serait même pas opposé dans ce domaine à un rapprochement avec le Vatican. En politique extérieure il est panslave comme son illustre devancier et

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

rêve de fédérer en une seule nation tous les peuples de cette race. Cette guerre est donc bien avant tout, ce que j'ai toujours soutenu, une lutte pour la suprématie entre le germanisme et le slavisme. Mais de quel œil les Britanniques et les Américains verront-ils cette hypertrophie de l'ancienne Russie, eux qui ont fait la guerre pour empêcher l'hégémonie de l'Allemagne en Europe? Ceci c'est le secret de l'avenir, mais d'un avenir peut-être très prochain. Fasse le ciel qu'un nouveau conflit n'en sorte pas. Il n'en reste pas moins à mon avis que le grand homme du siècle ce n'est ni Hitler, ni Mussolini, ni Roosevelt, ni Churchill, c'est Staline.

Le Padre nous dit encore tenir de source sûre que le complot du mois de juillet contre le Führer a été fomenté par la Gestapo afin que les opposants secrets au régime et les tièdes prêts à lui fausser compagnie soient démasqués. Il y a eu un certain nombre de victimes. On a fait intentionnellement courir le

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

bruit de la mort d'Hitler, alors qu'en réalité c'était son sosie qui avait été tué. Himmler a laissé répandre la nouvelle qu'un nouveau gouvernement composé de gens hostiles aux nazis était en voie de constitution. Tous ceux qui s'y rallièrent sans méfiance furent arrêtés et pendus, parmi eux un maréchal, plusieurs généraux et d'autres personnages importants.

Le général Mac Leod avec lequel je m'entretiens après le dîner me dit que les Allemands ont engagé 40 divisions dans l'Ouest de la France, 15 dans le Midi, 20 en Italie et 20 en Yougo-Slavie. Ne pouvant en distraire aucune du front de l'Est, ils ne disposent donc plus en tout et pour tout que des 10 divisions qui se trouvent dans les pays nordiques et qu'ils ramènent en toute hâte sur le Rhin. Comme je me montre un peu sceptique, il m'affirme qu'ils n'ont conservé aucune division à l'intérieur du Reich et qu'ils n'ont plus aucune réserve stratégique. Ce serait dans ce cas l'effondrement dans un mois, deux au plus.



Le Préfet du Morbihan, M. Le Gorgeu, M. Le Troquer et le Colonel de Civria (*Cl. Coudrin*).

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

J'ai peine à le croire bien que l'assurance de mon interlocuteur m'ait un peu ébranlé.

Mardi 15 août.

Selon un renseignement apporté par un habitant de Plouharnel, les Allemands de la presqu'île de Quiberon auraient réquisitionné toutes les barques de pêche de la région pour gagner la presqu'île de Rhuys. Je lui accorde peu de créance; ils ne gagneraient rien au changement, ce serait troquer une prison contre une autre : il y a vers Noyalon un étranglement où avec de faibles effectifs on arrêterait une armée. Le vrai peut cependant n'être pas vraisemblable; par précaution j'envoie deux compagnies garder la côte de Port-Navalo à Banastère.

Une note de la région me prescrit de diriger un bataillon sur Nantes. Selon leur habitude les Américains ont traversé la ville sans s'arrêter, il n'y a pas d'unités de F. F. I. constituées dans la Loire-Inférieure et les patrouilles ennemies font toutes les nuits des incursions

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

dans les faubourgs. Le bataillon de Ploërmel est alerté et dirigé sur Vannes. J'assiste à son arrivée. Il défile devant moi avec une belle allure. L'après-midi il s'embarque en camion. Le choix de l'itinéraire à suivre est délicat. La route directe passe par la Roche-Bernard, mais les Allemands tiennent le village et le pont sur la Vilaine, on ne peut donc pas l'utiliser.

Aucun chemin n'est sûr : il y a un peu partout dans l'est du département des groupes d'Allemands et de Géorgiens qui vivent cachés dans les bois et qui refusent de se rendre aux F. F. I. par crainte de subir le traitement qu'ils ont infligé à nos malheureux compatriotes. On décide de passer par Blain, la route a été minée et le car de tête du détachement saute peu après avoir dépassé le village. Résultat : 4 tués et 17 blessés.

A Nantes le bataillon s'installe en arc de cercle au sud de la ville, les extrémités appuyées à la Loire et échange des rafales de mitrailleuses avec l'ennemi qui de plus

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

tire à obus sur nos hommes et en envoie aussi sur la ville.

Je déjeune avec deux officiers supérieurs de l'armée américaine venus me rendre visite.

L'après-midi le capitaine Flyn de l'Intelligence corps vient me voir. Il a fait ses études en France et parle admirablement notre langue sans le moindre accent. Très aimablement il me propose de faire envoyer de Londres des colis à mes fils qui n'en reçoivent plus de chez nous. Je lui apprends qu'une de mes lointaines aïeules est venue en France il y a plusieurs siècles avec Isabeau d'Écosse. Il en profite pour me dire : « On ne peut pas faire les expéditions au nom du colonel de Civria, elles le seront de la part d'un cousin écossais. »

Nous parlons de la situation présente et future de nos pays respectifs. L'officier britannique craint que Churchill ne soit pas réélu aux prochaines élections parce que l'on s'use au pouvoir et que l'on fait forcément des mécontents. Nous tom-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

bons d'accord pour reconnaître que ce serait un grand malheur pour l'Angleterre et pour la France dont il est un fidèle ami.

Je suis appelé vers 14 heures chez le préfet qui m'annonce l'arrivée pour le lendemain de M. Le Troquer ministre des régions libérées. Nous réglons ensemble le scénario en nous inspirant de ce qui a été fait pour la venue de M. Le Gorgeu : réception à la préfecture, entretiens avec le préfet puis, avec moi, déjeuner, réception à l'hôtel de ville.

Mercredi 16 août.

Le ministre inspecte les deux unités commandées pour lui rendre les honneurs : une section de F. F. I. auxquels j'ai fait donner des bleus d'ouvriers pour uniformiser leur tenue et une section de parachutistes. M. Le Troquer est un grand blessé de l'autre guerre. (Il a perdu l'usage du bras droit et salue de la main gauche.) Il est accompagné du souriant M. Le Gorgeu. Le ministre a au contraire

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

un air grave, presque sévère; il est aussi taciturne que le commissaire de la République est expansif. Comme je m'étonnais de l'avancement donné à des officiers notoirement connus pour leur attachement à Vichy, il me répond : « Si vous croyez que l'on fait toujours ce que l'on veut, on m'a imposé des nominations. » Le cérémonial se déroule comme il a été prévu. Je m'entretiens avec le général Vallin de l'armée de l'air venu à Vannes le même jour. Son nom est bien connu des Français qui écoutaient la radio de Londres. Il a souvent été question de lui et il y a plusieurs fois pris la parole. Il me déclare qu'il est en froid avec les speakers parce qu'ils n'ont tenu aucun compte de sa défense d'aborder certains sujets.

Jeudi 17 août.

Je vais voir le bataillon de Guer qui est une fort belle unité commandée par un jeune officier de carrière le commandant de L... aussi actif qu'énergique et

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

courageux. Je le croise sans m'en douter sur la route de Vannes où il a été appelé par son colonel. Le maire se plaint comme ceux que j'ai déjà vus et ceux que je verrai encore de la quasi-impossibilité de procéder au battage du blé. C'est très grave car il a plu, le grain germe dans les meules et une grande partie de la récolte pourrait bien être perdue. Je lui fais la réponse que je fais à tous : le département ne dispose que de 20.000 litres d'essence et il en faudrait 200.000. Il est impossible d'en obtenir davantage des Américains parce que les opérations militaires en absorbent beaucoup. En ce qui concerne les usines hydroélectriques la situation n'est pas meilleure, le barrage de Guerledant est presque à sec et il n'y a pas de charbon pour alimenter les chaudières, aucune amélioration prochaine n'est à prévoir. Il faut utiliser partout où il en existe encore les vieilles locomobiles à vapeur et se servir des fléaux comme autrefois. J'ai la conviction qu'en faisant appel à la bonne volonté et à l'ingénio-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

sité de tous on arrivera à résoudre ce problème difficile.

A mon retour, à une douzaine de kilomètres avant d'arriver à Vannes, j'aperçois sur la route un F. T. P. aviné qui péroré au milieu d'un groupe de personnes. Je descends de voiture pour me rendre compte de ce qui se passe. J'entends mon ivrogne répéter pour la dixième fois au moins avec un entêtement d'homme pris de boisson : « Les curés n'en faut plus, les bourgeois à l'eau, les officiers au poteau. » Le dialogue suivant s'établit entre lui et moi : « Dis donc, mon gâs, bourgeois je le suis et officier aussi. — Non, vous vous êtes un pote, je vous ai entendu l'autre jour à Baud si quelqu'un ose vous toucher je lui casserai la gueule. — Où vas-tu de ce pas? — A Vannes. — Tu n'y arriveras jamais. — C'est vrai que je suis bougrement fatigué. — Eh bien, monte à côté du chauffeur, je t'emmène. » Alors lui se tournant vers ses auditeurs : « Quand je vous disais que c'est un pote; si quelqu'un le touche, je lui casse la

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

gueule. » Pendant tout le trajet il ne cessera de répéter ce leitmotiv. Je ne tiens cependant pas à faire mon entrée en ville avec ce poivrot. Je fais arrêter en arrivant dans les faubourgs et je lui dis : « Maintenant, tu peux y aller. — Oh! oui, et pendant que l'auto démarre je l'entends encore répéter : « C'est un pote, etc. »

Je trouve dans mon bureau un officier de la division Leclerc qui a besoin de renforts et demande des volontaires. Il me dit que son chef est décidé à entrer le premier dans Paris, dût-il pour cela y pénétrer dans un cercueil. Je le crois volontiers. Son énergie est proverbiale et depuis 1940 il a prouvé en maintes circonstances que le mot impossible n'est pas français.

Je vois ensuite M^{me} de R... qui vient intercéder pour son mari aspirant dans les F. F. I. et arrêté pour des réquisitions abusives qui frisent l'escroquerie. Elle va avoir un enfant et elle serait très désireuse que le père puisse assister à la naissance de son premier né. Malgré les infi-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

délités de son époux qu'elle n'ignore pas, elle ne peut s'empêcher de l'aimer. Je ne peux pas prendre sur moi d'entraver l'action de la justice. Je lui promets du moins de faire activer la procédure.

Je vais à 16 heures rendre visite au père recteur du collège Saint-François-Xavier qui pendant l'occupation a avec un autre père déployé une grande activité pour faciliter le passage des jeunes gens en Afrique. C'est lui qui a mis mes fils en relation avec une organisation qui s'était spécialisée dans les opérations de franchissement de la frontière espagnole. Je le félicite de son action patriotique, mais je déplore d'autant plus amèrement l'échec de mes enfants, que presque tous les convois sont arrivés sans encombre de l'autre côté des Pyrénées, notamment celui qui a précédé le leur et dont ils devaient primitivement faire partie. Au dernier moment leur départ a été retardé de quelques jours pour permettre à de jeunes officiers de passer avant eux. Nous n'avons jamais su ce qui leur était arrivé.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

M^{me} de M... qui a été un des piliers de l'organisation croit qu'ils se sont trompés de route et sont rentrés en France sans s'en apercevoir. Ce qui le lui fait supposer c'est qu'elle a reçu la carte en langage convenu qui annonçait que tout s'était passé sans anicroches. Je pense plutôt qu'ils ont été arrêtés en Espagne par une des patrouilles allemandes que le général Franco a, paraît-il, autorisées à circuler à l'intérieur du pays pour que Berlin ne puisse pas accuser les siennes de mollesse et d'incurie (en réalité ils l'ont été à la frontière même).

Une autre personne a la conviction que mes fils ont été vendus par l'un des chefs de l'organisation, un Belge qu'elle considère comme très suspect. Son opinion n'est pas partagée par tout le monde. Le colonel des F. F. I. le défend et a en lui une confiance absolue motivée par les services signalés qu'il lui a rendus. Sa femme a été arrêtée et emmenée en captivité. C'est la preuve qu'il n'était pas en odeur de sainteté auprès des Allemands.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

Si l'on croyait les racontars il faudrait arrêter tout le Morbihan. Il n'y a déjà que trop de personnes incarcérées sur la foi des on dit. Je prescris de procéder à l'examen des dossiers des prisonniers dans le plus bref délai afin que les innocents et même ceux dont la culpabilité n'est pas établie d'une façon incontestable soient relâchés. A l'avenir on ne devra me présenter aucun ordre d'emprisonnement qui ne soit dûment motivé.

On me dit aussi pis que pendre d'un Russe blanc employé comme interprète par le chef des services civils américains. Tout ce que je peux obtenir de précis, c'est qu'il avait obtenu des Allemands la permission de naviguer, ce qui n'était accordé à personne. Du moins il connaît bien l'Anglais, c'est déjà quelque chose. Ce n'est pas le cas d'un autre interprète, le capitaine Le D. qui en est réduit à dire : « Si nous parlions français, ce serait plus facile. »

Je ne dispose encore pour mon service personnel que d'une automobile des Ponts

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

et chaussées conduite par un chauffeur en civil. Ça manque de décorum. Je demande au colonel des F. F. I. de me procurer les deux voitures et les deux chauffeurs auxquels j'ai droit. Il commence par me proposer une 21 CV Unic. Nous passons d'un extrême à l'autre : c'est trop luxueux et c'est un gouffre d'essence. Je ne veux pas donner l'exemple du gaspillage au moment où le combustible est si rare. Je me contenterai d'une 11 Citroën et d'une 202 Peugeot.

En sortant de la préfecture je croise M. C... président du comité de résistance du Morbihan que le préfet consulte fréquemment. C'est un excellent homme avec lequel j'entretiens les meilleurs rapports mais dont l'aspect ne dénote pas un esprit particulièrement combattif. Les apparences sont souvent trompeuses et les Allemands l'ont appris à leurs dépens.

L'après-midi le préfet me téléphone qu'il est obligé de se rendre à Rennes où le commissaire régional l'a convoqué. Ne voulant pas décommander des officiers

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

anglais et américains qu'il a invités à dîner, il me demande de le remplacer et de présider à sa place, ce que j'accepte bien volontiers.

Le médecin commandant M..., un résistant, nommé chef des services sanitaires F. F. I. et qui doit avoir la haute main sur l'ensemble des services similaires du département vient se plaindre à moi des difficultés que lui crée l'administration dans l'exercice de ses fonctions. Il a eu en particulier une discussion violente avec le chef de cabinet de M. Le Gorgeu qui, pour qualifier la conduite des hommes de la résistance a employé des termes déplacés et inadmissibles. Je lui promets de faire ce que je pourrai pour arranger les choses.

C'est ensuite un Vannetais assez influent qui me demande d'intervenir auprès du maire pour qu'il se sépare d'un conseiller municipal accusé d'avoir réalisé de gros bénéfices pendant l'occupation en vendant sa marchandise à des prix excessifs et d'avoir traité la population

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

avec un sans-gêne révoltant. On le rend notamment responsable du décès de deux femmes mortes de froid après avoir attendu en hiver pendant plusieurs heures dans un couloir glacial l'ouverture de son magasin. Le peu de temps pendant lequel il acceptait de vendre obligeait les clients à des stations interminables dans la nuit et dans le froid s'ils voulaient être servis avant la fermeture. J'accepte d'en toucher discrètement un mot au maire, mais je ne me fais aucune illusion sur l'efficacité de mon intervention. M. M... a déjà refusé plusieurs fois avec énergie d'abandonner un vieux compagnon de ses luttes politiques et menacé de démissionner si on cherchait à lui forcer la main.

Vendredi 18 août.

On me rapporte que l'on se vante ouvertement de ne pas se conformer à mes prescriptions concernant la circulation et le couvre-feu. On ne se gêne pas pour déclarer que l'on obéissait aux Allemands mais que de tout temps les ordres des

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

autorités françaises ont été violés. Comme je n'ai pas l'intention de me laisser bafouer je donne la consigne aux gendarmes chargés des barrages sur les routes de se montrer intransigeants et je multiplie les patrouilles nocturnes en ville. La première nuit les personnes trouvées dans la rue après l'heure fixée seront prévenues que des sanctions seront prises contre elles si elles récidivent. La seconde nuit elles seront retenues deux heures et ensuite jusqu'au matin.

J'ai constaté un chevauchement des services militaires et civils dont les attributions respectives n'ont pas été suffisamment précisées, notamment en matière de réquisition. Je convoque à 14 heures à mon bureau le secrétaire général de la préfecture et tous les chefs de service. Je définis les fonctions de chacun d'eux et les limites dans lesquelles on doit les exercer; les questions non encore réglées sont étudiées et les problèmes qu'elles soulèvent reçoivent une solution. L'une des plus importantes

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

est celle du chômage qui n'est pas de mon ressort du point de vue technique, mais qui m'intéresse en ce qui concerne le maintien de l'ordre. Lorsque les gens sont oisifs, les cerveaux fermentent, les langues tournent et cela peut avoir de graves inconvénients dans une période difficile où du fait des circonstances tout n'est pas parfait, loin de là. L'ingénieur en chef du département ne pouvant employer les chômeurs que dans dix ou quinze jours, je décide que les municipalités les occuperont à des travaux de déblaiement et à la remise en état de ce que les Allemands ont saccagé. On mettra cinq hommes là où un seul suffirait, peu importe, le but à atteindre c'est d'occuper tout le monde.

Je reçois ensuite la visite d'un officier de l'état-major du général Eisenhower qui vient pour avoir des précisions sur la situation que son chef ne connaît qu'imparfaitement. Je la lui expose en détail et lui demande une division d'infanterie américaine pour renforcer le blocus des



Une section de parachutistes (*Cl. Coudrin*).

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

poches allemandes, les effectifs dont je dispose étant tout à fait insuffisants pour le faire d'une façon efficace. Il en convient et me promet de transmettre le jour même mes desiderata au général en chef par radio.

J'écris au général commandant la région au sujet des problèmes que soulèvent les agissements de certains de mes subordonnés pendant l'occupation et pour lui soumettre mes propositions en ce qui les concerne. La question est délicate, aussi je ne me fais aucune illusion sur la suite qui sera donnée à ma lettre. Quand une demande écrite l'embarrasse le général ne répond pas; si elle lui est présentée oralement, il détourne la conversation et passe à un autre sujet.

Samedi 19 août.

Je pars inspecter le bataillon envoyé à Nantes. Les routes continuant à ne pas être sûres, le colonel des F. F. I. insiste pour que je me fasse accompagner par un petit détachement armé. Une voiture

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

précédera la mienne, une autre la suivra. J'emmène le chef de cabinet du préfet du Morbihan qui doit aider celui de Loire-Inférieure dans ses débuts. C'est un avocat intelligent et actif mais novice dans le métier, qui ne connaît rien de la machine administrative et de son fonctionnement. Les Allemands sont toujours à la Roche-Bernard, des mines ont encore été découvertes aux environs de Blain, nous sommes en conséquence obligés de faire un grand détour par Rochefort-en-Terre, Redon et Nozay. L'ennemi a détruit tous les ponts en se retirant. Nous passons la Vilaine sur une passerelle de fortune après un trajet d'une centaine de mètres dans une prairie. Il fait sec et le sol est ferme. S'il vient à pleuvoir cet itinéraire sera impraticable, les véhicules patineront, s'embourberont et n'en sortiront pas.

A 11 h. 45 nous nous arrêtons sur la place de la Préfecture à quelques mètres de la maison que j'habitais il y a deux ans quand j'étais officier au 65^e R. I. La

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

ville a beaucoup souffert des bombardements, le centre n'existe plus; des tas de pierre bordent les trottoirs, c'est tout ce qui reste des immeubles qui s'élevaient là jadis. Les autres quartiers de Nantes sont moins abîmés, cependant il n'y a pas une rue où toutes les maisons soient restées debout. Beaucoup sont gravement touchées, certaines sont entièrement démolies. Là même où des façades intactes donnent l'illusion que la guerre les a épargnées, les murs sont le plus souvent lézardés. Il ne sera pas possible de les consolider, il faudra les abattre.

Le préfet qui ne doit prendre ses fonctions qu'à 14 heures n'est pas arrivé. Je préviens les huissiers que je reviendrai à 17 heures; puis je me rends au quartier d'artillerie où le commandant du bataillon s'est installé. Son arrivée a causé un réel soulagement aux habitants qui craignaient un retour des Allemands que rien ni personne n'auraient pu empêcher. L'allure martiale de ses hommes qui ont défilé à travers la ville au pas cadencé les a fa-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

vorablement impressionnés. Les F. F. I. sont maintenant en secteur et empêchent les incursions de l'ennemi. La réserve du bataillon est installée au Locquidy. Les religieuses de l'établissement ont absolument tenu à assurer la nourriture des hommes, mais elles n'ont pas ce qu'il faut et ces derniers se plaignent de ne pas manger à leur faim. L'administration du détachement est très difficile parce que au dernier moment au lieu d'envoyer un bataillon constitué on en a formé un en prenant des unités un peu partout. Je promets au commandant de faire part de ses doléances à son colonel et de lui faire envoyer un officier d'approvisionnement et des comptables. Il me raconte qu'avant-hier on lui a fait payer son dîner au prix fort dans un restaurant. Il s'est exécuté mais le lendemain il y est retourné et quand on lui a présenté la note il a répondu : « J'ai payé hier pour deux fois. »

Je déjeune chez des amis qui sont stupéfaits de me voir. Ils me disent que la

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

situation s'est beaucoup améliorée depuis l'arrivée du bataillon du Morbihan, mais que pendant quelque temps les Nantais n'en menaient pas large.

Je désire savoir jusqu'où l'on peut aller sur la route de Paris sans rencontrer d'ennemis. Personne ne peut me renseigner. Je décide de partir en exploration et de pousser si possible jusqu'à Ancenis. A l'aller je m'arrête chez des amis qui nous font une distribution de vin d'Anjou. Elle est fort appréciée car la chaleur est accablante et les gosiers sont secs. Nous ne faisons aucune mauvaise rencontre. Je demande au secrétaire de mairie de m'indiquer l'itinéraire le plus direct pour rentrer à Nantes. Il me renseigne mal ou je ne comprends pas ce qu'il me dit : nous descendons une rue étroite et nous aboutissons au pont sur la Loire qui a été détruit. Nous apercevons sur la rive opposée des mitrailleurs allemands dont les armes sont braquées dans notre direction. Ils doivent assez souvent en faire usage, car les murs des maisons sont

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

criblés de balles et le sol est jonché de morceaux de vitres cassées et de débris de toutes sortes. Je ne donne pas cher de notre peau; une seule rafale et nous sommes tous tués, aucun de nous ne manifeste cependant la moindre émotion. Mourir pour mourir, autant que ce soit en beauté. D'une voix calme je prescris au chauffeur de reculer lentement jusqu'à une rue transversale dans laquelle nous pourrions nous abriter. Contrairement à ce que l'on pouvait craindre, la manœuvre s'accomplit sans incident. Pourquoi les Allemands n'ont-ils pas tiré? je ne me l'explique pas encore. Ils ne pouvaient pas ignorer qu'ils se trouvaient en présence d'officiers français, puisque le lieutenant qui m'accompagnait avait estimé nécessaire de descendre de voiture pour guider le conducteur.

Nous prenons ensuite la route qui longe la Loire à la sortie d'Ancenis. L'ennemi qui occupe les coteaux au sud du fleuve peut encore nous apercevoir, mais il se trouve à un kilomètre et demi de nous,

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

alors que la distance qui nous séparait, lorsque nous sommes venus buter sur le pont détruit, n'était que de quelques centaines de mètres. Nous ne risquons donc pas grand'chose. Il n'est même pas certain que nous puissions être reconnus.

A Oudon, je suis chaleureusement accueilli par une tante âgée et des cousins sinistrés de Nantes qu'elle héberge et qui ne s'attendaient pas à me voir. Nous savons le muscadet que mes compagnons préfèrent à l'anjou. Je ne partage pas leur opinion.

A 17 heures je suis à la préfecture. Les huissiers comme ceux de Vannes le 7 août me déclarent que le préfet est à peine installé et qu'il ne me recevra certainement pas. Je leur affirme le contraire.

Je suis en effet introduit presque aussitôt. Je me permets de lui donner quelques conseils, fruits de mon expérience toute fraîche. Il me promet d'en faire son profit et me demande de lui laisser mon bataillon de F. F. I. jusqu'à ce que l'on ait pu mettre sur pied à Nantes une unité ca-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

pable de le remplacer. Un appel a été lancé à la jeunesse, l'invitant à s'engager dans l'armée de l'intérieur, mais il n'a guère été entendu par les gens d'ordre. Seule la lie de la population y a répondu. Ceux auxquels on a distribué des armes ont un esprit déplorable et aucune discipline; leurs brassards ne leur servent qu'à intimider les commerçants, à se faire servir à boire gratuitement dans les cafés, à menacer et à molester les passants. Je déclare tout net au préfet que s'il laisse le désordre s'installer, il sera débordé et ne pourra plus remonter le courant; la situation ne peut être reprise en main que par un militaire capable et énergique, entrant en fonctions immédiatement. Mon interlocuteur lève les bras au ciel et me dit : « Mais, où le trouver? »

En sortant de la préfecture je me rends à l'hôtel de l'ancienne XI^e région militaire. Il y règne un désordre inextricable : la voûte, les escaliers, les antichambres, les bureaux, sont envahis par une cohue à travers laquelle j'ai du mal à me frayer

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

un passage. Je ne trouve personne avec qui je puisse m'entretenir de la situation. Au moment de me retirer je suis abordé par un agent d'assurances qui habitait autrefois la même maison que moi. Il est en uniforme de sous-lieutenant. Dégouté de la pagaille qui règne partout et craignant que cet état de choses se prolonge, il me demande que je l'emmène à Vannes pour y servir sous mes ordres. Je lui fais comprendre qu'il sera plus utile à Nantes où il devra s'employer avec d'autres officiers de bonne volonté à aider les autorités à réaliser un semblant d'organisation. Il faut que l'on constitue le plus tôt possible des unités qui iront relever mes F. F. I. sur les bords de la Loire. Nous ne sommes pas si nombreux dans le Morbihan que je puisse me passer longtemps d'un bataillon sans inconvénients.

Au moment de remonter en voiture je suis obligé d'intervenir pour calmer mon lieutenant et le chauffeur d'une des autos, amis de toujours, qui s'invectivent à qui mieux mieux. Le mélange de vin d'An-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

jou et de muscadet dans les estomacs a échauffé les têtes, ce qui n'est pas très rassurant pour le retour. Il nous faut cependant rentrer à bonne allure car il se fait tard et nous avons au moins 140 kilomètres à faire. Nous marchons à plus de 100 à l'heure et à 20 h. 45 je me mets à table à l'hôtel du Commerce.

Dimanche 20 août.

Je suis avisé que les Allemands se sont infiltrés hier dans les faubourgs de Redon et qu'ils y sont restés une partie de l'après-midi. Ils y étaient donc quand nous avons traversé la ville. Nous ne nous en sommes pas aperçus.

Je donne des ordres, dicte quelques notes et signe une liasse de papiers restés en souffrance pendant mon absence. Je téléphone au directeur du journal, au directeur du ravitaillement, au chef du service de contre-espionnage, à celui du S. R., à la gendarmerie, au commissaire de police et aux services civils américains. Je préviens le représentant de l'Intelli-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

gence corps qu'un avion britannique est tombé dans le golfe du Morbihan et que les corps des deux aviateurs ont été retrouvés.

A 10 heures, bref entretien avec le préfet, puis départ pour la presqu'île de Rhuys dont je veux inspecter les défenses côtières. Je me sers de la voiture que j'ai utilisée la veille et que je décide de garder pour mon usage personnel. Elle est conduite par son propriétaire, un « sinagot » de Séné, boucher de son métier, dont j'ai apprécié le coup d'œil et le sang-froid. Il est passé au maquis il y a quelques mois avec son automobile qu'il a mise à la disposition des F. F. I.

J'apprends à Port-Navalo qu'un hôtelier chez lequel les Allemands faisaient bombance et auxquels il faisait payer des prix élevés continue son petit trafic avec les Américains et réalise à leur détriment des bénéfices inadmissibles. En outre ses locaux servent de lieu de réunion à des individus suspects qui n'ont pas encore été arrêtés parce que l'on n'a pas pu réu-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

nir des preuves certaines de leurs agissements, ni les prendre sur le fait. Je prescrivis d'exercer une surveillance discrète sur les uns et les autres en attendant que je donne l'ordre de fermer l'établissement. J'estime préférable de surseoir à la mesure afin de pouvoir prendre les oiseaux au nid.

Ma visite des côtes me permet de constater que dans cette région le mur de l'Atlantique est un mythe. C'est à peine si de loin en loin on rencontre quelques petits ouvrages isolés que rien ne relie et dont les feux ne se croisent même pas. Ç'eut été un jeu d'enfant de passer dans les intervalles. Il n'y a qu'à Penvins Banastère que l'organisation défensive ait été un peu poussée. Il y existe des tranchées bien construites, des emplacements de mitrailleuses bétonnés et deux pièces de 47 sous coupes. Les Allemands ont enlevé la culasse de la première, mais ils se sont contentés de laisser un pétard de mélinite dans le tube de la seconde; un F. F. I. l'a retiré et désamorcé. Il risquait

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

gros, j'en frémis rétrospectivement et je lui reproche son imprudence. Tout portait à croire que c'était un piège et l'homme aurait sauté lorsqu'il aurait pris l'engin. Fort heureusement il n'en a rien été. Les occupants pris de court n'ont pas eu le temps de mettre leur projet à exécution ou bien le dispositif n'a pas fonctionné.

L'ennemi a laissé sur place sans les détruire des obus, des munitions et des grenades. Nous nous en servirons si la fantaisie leur prend de venir les chercher ou de tenter un débarquement. Tout est prêt pour les recevoir. Leurs emplacements de tir ont été judicieusement choisis, il nous suffira de chausser leurs bottes sans avoir rien à modifier. Les va-et-vient entre Quiberon et l'embouchure de la Vilaine continuent, mais les bateaux ne s'approchent jamais des côtes de la presqu'île de Rhuys, ce qui me confirme dans mon opinion que les déclarations relatives à un débarquement dans cette région n'ont aucune consistance. Si elles

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

ont été réellement faites par les Allemands ce ne peut être que dans le but de nous tromper sur leurs véritables intentions.

On me signale un troisième canon de 47 en position au Grand Mont entre Saint-Gildas et Port-Navalo. Je n'ai pas le temps d'aller jusque-là. Il me suffit d'ailleurs de connaître son existence.

Au retour je passe par Muzillac pour me renseigner sur ce qui se passe dans le secteur de la Vilaine. Un officier me fait un compte rendu précis, clair et complet de la situation. Le pont a sauté pendant un orage. Il est impossible de savoir si sa destruction est accidentelle et due à la foudre ou si ce sont les Allemands qui, ne comptant plus l'utiliser, ont mis le feu aux mèches. Il serait cependant intéressant d'être fixé, car si cette deuxième hypothèse est la vraie les habitants de la rive droite du fleuve n'auraient plus à craindre le retour de l'ennemi. En tout cas les détachements qui se trouvaient de ce côté se sont retirés. Il semble même qu'ils n'auraient plus que des éléments

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

légers sur la rive gauche, le gros se serait replié sur Saint-Nazaire. Je prescris de le vérifier en passant la Vilaine en barque au cours de la nuit prochaine et d'essayer de faire des prisonniers. Ils pourront peut-être nous fournir les renseignements que je désire obtenir.

A 15 heures pendant que je signe mon courrier à mon P. C. je reçois la visite d'un commandant américain qui ne parle pas français; mon interprète est absent et je ne sais pas l'anglais; la conversation est difficile. J'arrive cependant à comprendre que l'on me réclame les papiers d'un officier allemand récemment fait prisonnier. Bien entendu je ne les possède pas. Nos alliés craignant que nous ne traitions pas assez bien ceux que nous capturons se les font remettre aussitôt. Nous prenons connaissance des documents qu'ils ont sur eux mais nous ne les conservons pas. Je dois ajouter que par contre les Américains les traitent trop bien, ce qui n'est pas sans irriter les F. F. I. qui manquent de tout et ne re-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

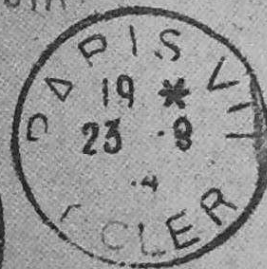
çoivent rien de personne. Les nuits sont déjà fraîches et ceux qui tiennent les tranchées seraient bien aises de pouvoir disposer des couvertures que l'on donne aux Allemands. On leur distribue aussi du chocolat, des oranges, du fromage et bien d'autres choses dont les combattants sont privés depuis si longtemps qu'ils en ont presque oublié le goût.

Lundi 21 août.

Un officier de l'état-major du général Leclerc vient me demander de nouveaux renforts pour sa division. Comme la première fois le nombre des volontaires dépassera de beaucoup ce dont il a besoin. Un lieutenant de mon quatrième bureau se propose, mais il n'est pas accepté. Ses cadres le général les prend dans son unité, il les fait lui-même. Ce qu'il lui faut surtout ce sont des spécialistes.

Je dois aussi mettre sur pied un bataillon de transport qui sera utilisé pour ravitailler Paris dès sa libération. Les Américains doivent fournir le matériel d'ins-

FG n° 453 / CAB. DIR



CABINET DU GENERAL DE GAULLE
Bureau du...
Date 29.9.44

Monsieur le Lieutenant-Colonel de CIVRIA
(aux bons soins des Transports Mixtes
Français)

3, rue St-Vincent-de-Paul



PARIS (10^e)

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

truction, mais ceux qui sont dans le Morbihan utilisent à plein leurs camions et ne peuvent pas nous en prêter. J'en rends compte à la région. On me prescrit de diriger le bataillon sur Rennes où on lui procurera ce qu'il lui faut. Les véhicules américains ont un autre aspect et une autre valeur que les nôtres. Ils sont tout neufs et d'un modèle récent alors que non seulement nous n'avons rien construit depuis 1939 mais encore nous n'avons plus guère que les laissés pour compte des Allemands. Comme de plus on les charge exagérément parce que leur nombre est insuffisant, quand on part on n'est jamais sûr d'arriver à destination. M. M... n'en va pas moins tenter de ravitailler une coopérative de la capitale avec quelques vieux clous bons à mettre à la ferraille. Il vient me trouver pour avoir un laissez-passer que bien entendu je lui accorde. En même temps il emportera une lettre et un petit colis de ravitaillement destinés à ma famille. J'accepte avec empressement car je sais

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

que l'on est réduit à la portion congrue à Paris. Ce n'est pas nouveau d'ailleurs : la veille de mon départ pour la Bretagne, j'avais dîné d'une soupe et d'une salade.

J'attire l'attention de M. M... sur le danger que présente son expédition : on se bat sur les routes tout autour de la capitale, il ne passera qu'en courant des dangers sérieux, si même il y réussit. Il ne l'ignore pas mais il est tout de même décidé à tenter sa chance. Je ne le vois pas partir sans appréhension. Mes craintes étaient justifiées : il fut arrêté par un détachement de la Wehrmacht du côté de Questembert, gardé à vue pendant un certain temps et même menacé d'être fusillé.

Deux officiers de S. R. me dépeignent sous un jour sombre la pénurie de personnel dont disposent les autorités de la Loire-Inférieure. Ils sont originaires de Nantes et y retourneraient volontiers. Leur chef de service consent à se séparer d'eux, je leur accorde ce qu'ils me demandent. Quelque temps après ayant

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

rencontré par hasard mon beau-frère, ils lui font une comparaison entre les mesures prises par moi et celles adoptées par mon collègue qui ne sont pas à l'éloge de ce dernier. Comme ils ignoraient notre parenté, on peut penser que telle est bien leur opinion.

Le chef des services civils américains trouve que les enterrements des F. F. I. se font avec trop de pompe. Il voudrait qu'ils revêtent la même simplicité que ceux des soldats de son pays. Je lui réponds que la comparaison n'est pas possible entre ceux qui obligés de se battre ne font que leur devoir et ceux qui volontairement consentent au sacrifice suprême. De plus ils ne tombent pas sur une terre étrangère loin de leur famille et de leurs amis mais au milieu des leurs. Il est naturel que leurs obsèques revêtent une certaine solennité. Je ne le convaincs pas, mais je ne suis pas disposé à lui céder. A mon avis il outrepassé ses droits, et s'immisce dans nos affaires intérieures qui ne le regardent pas. Je ne lui cache

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

pas que je vais dans quelques instants aller présider aux obsèques de quatre F. F. I. Il ne me paraît pas très satisfait mais il n'ose pas insister.

Je projette d'effectuer une grande tournée dans le département l'après-midi et je déjeune à midi pour disposer de plus de temps, mais je n'arrive pas à me procurer de l'essence et je dois modifier mon programme. Je vais rendre visite au général Brown dont la division blindée a remplacé celle du général Hood appelée ailleurs. Mon interprète est un Corse qui me donne des renseignements intéressants sur la vie dans l'île de beauté, les vendettas, le maquis, les mœurs politiques qui ne sont pas édifiantes, (mais le sont-elles davantage ailleurs?) Le truquage et le marchandage sont pratiques courantes lors des élections. Selon lui c'est le plus offrant qui l'emporte toujours.

Mardi 22 août.

Au cours de la matinée je reçois la vi-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

site du capitaine de vaisseau M... nommé préfet maritime de Lorient. Il s'écoulera un certain temps avant qu'il puisse rejoindre son poste, car les Américains ne me semblent pas décidés à libérer le port dans un délai rapproché. En attendant il s'installera à Vannes. Il voudrait qu'on lui rende l'hôpital de Sainte-Anne d'Auray qui appartenait autrefois à la marine, mais les F. F. I. y ont installé leurs malades et leurs blessés; leurs médecins demandent qu'on les y laisse. Je décide de leur accorder satisfaction et de les charger de soigner les marins. Le capitaine de vaisseau aurait préféré une autre solution, mais je ne modifie pas ma décision, l'armée de terre a plus besoin d'hôpitaux pour le moment que l'armée de mer.

L'après-midi un important travail de bureau me retient à mon P. C. jusqu'à 20 heures. Je dîne rapidement et j'assiste aux côtés du préfet à l'inauguration d'un cinéma à laquelle j'ai été convié.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

Mercredi 23 août.

A 9 heures je vais visiter l'hôpital militaire. Les locaux sont clairs, propres, bien aérés, les soins médicaux parfaits, la nourriture abondante et saine. Les F. F. I. qui y sont en traitement se déclarent très heureux. On y soigne aussi des soldats allemands qui ne cachent pas leur satisfaction d'en avoir fini avec la guerre.

En prévision d'une reprise prochaine des classes je fais évacuer les locaux scolaires occupés par les militaires. Il y a d'ailleurs avantage à encaserner les F. F. I. partout où cela est possible. C'est le cas à Vannes. Le quartier d'infanterie a été incendié par les Allemands avant leur départ et est inhabitable, mais ceux de l'artillerie et des chars sont intacts, on peut y mettre plusieurs bataillons. C'est plus qu'il n'en faut pour ceux qui sont envoyés au repos après relève, leur nombre n'est jamais considérable. L'occupation des fronts que nous avons

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

à garder absorbe la quasi-totalité des effectifs dont je dispose.

L'après-midi je reçois la visite d'une personne de Sarzeau que je connais bien. Elle vient se plaindre de ce que l'on ait tracé des croix gammées sur sa porte. Or non seulement elle n'a jamais eu de sympathie pour les Allemands, mais encore son fils est passé en Afrique où il sert dans les parachutistes. Il avait franchi la frontière peu de temps avant que mes enfants aient échoué dans leur tentative qu'ils avaient combinée avec lui. Elle est outrée et je partage son indignation. L'enquête à laquelle je fais procéder aussitôt prouve qu'il s'agit d'une erreur commise par des gâs d'un village voisin. Ils sont navrés de leur méprise et proposent de remplacer l'emblème hitlérien par la croix de Lorraine. Je les invite à n'en rien faire.

Jeudi 24 août.

On m'apprend que le capitaine de vaisseau de Rodellec du Porzic, inten-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

dant de police de Vichy, se trouve à Vannes. Je le convoque à mon bureau, il y vient en uniforme. Il me déclare qu'il a estimé devoir répondre à l'appel du maréchal quand ce dernier s'est adressé à lui. Cela ne l'a pas empêché de se conduire toujours en bon Français et de ne jamais nuire à ses compatriotes. Je le crois sur parole, car dans les milieux maritimes il passe pour un parfait honnête homme d'une droiture indiscutable et esclave du devoir. Il ne m'appartient pas de statuer sur son sort. En attendant qu'une décision soit prise à son égard, je lui demande de se montrer le moins possible et de ne plus se mettre en uniforme, ce qu'il n'a fait d'ailleurs que pour se rendre à ma convocation.

Après son départ je vais visiter la base que les Américains ont installée à l'arsenal. Ce faisant j'ai une arrière-pensée, je voudrais tâter le terrain pour me rendre compte s'il ne me serait pas possible de récupérer une partie des locaux. Le commandant est absent. Je suis reçu

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

par un jeune officier qui n'est pas qualifié pour m'accorder satisfaction. Je n'aborde même pas le sujet. L'accueil est très cordial, on me fait goûter les diverses denrées réservées aux soldats, notamment un excellent pain blanc qui ressemble à de la brioche et qui n'a rien de commun avec celui que mangent les habitants de Vannes. Confectionné avec de la mauvaise farine laissée par les Allemands il est aussi noir que du pain de seigle mais infiniment moins agréable. La ration n'est que de 250 grammes par jour, mais il est préférable de ne pas l'augmenter avant d'être fixé sur l'état où se trouveront après leur libération les grands greniers de la France : la Beauce et la Brie. Rien ne dit que la Wehrmacht ne détruira pas les récoltes en se retirant ou ne les évacuera pas sur le Reich si elle en a le temps et les moyens. Qui sait si dans ce cas on ne sera pas obligé de prélever sur nos récoltes intactes pour ravitailler une partie du pays moins favorisé. Les Mor-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

bihannais ne protestent pas. Ils savent ce que c'est de n'avoir pas de pain. Ils en ont manqué du mois de mai au mois d'août et pour des Français c'est une privation bien dure.

Tout ce que l'on m'offre à l'arsenal est d'excellente qualité : le fromage qui ressemble à du Chester, les confitures, le beurre, la citronnade et le café au lait dans lequel on me met une telle quantité de sucre à mon insu que ma cuiller s'y tient toute droite sans aucun soutien. Nous ne sommes plus habitués à une pareille abondance dans notre pays.

L'après-midi je me rends à la prison où l'hygiène est détestable. Les détenus sont entassés les uns sur les autres et rongés pas la vermine. Je charge le directeur du service de santé de procéder à un nettoyage en grand. Il me fait connaître que le département est complètement démuné de désinfectants. Forcem'est donc d'ajourner l'opération dont l'urgence se faisait cependant sentir.

Le soir j'ai à dîner le commandant du

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

bataillon des F. F. I. de Vannes et deux de mes officiers d'état-major. Tous les trois sont de l'active. Je pensais que l'identité de leur origine les rapprocherait et qu'un repas pris en commun faciliterait la fusion, mais le fossé qui sépare ceux qui ont répondu à l'appel des organisations de résistance de ceux qui sont restés chez eux sans rien faire est trop profond. Le commandant ne cessa de se répandre en paroles acerbes sur ceux qu'il appelait les embusqués. L'un des officiers d'état-major protestait sur un ton hautain, ce qui n'arrangeait pas les choses. Je dus m'employer à maintes reprises pour écarter les sujets scabreux et détourner la conversation lorsqu'elle prenait une orientation fâcheuse.

Vendredi 25 août.

Un Vannetais me rend compte qu'il a rencontré ce matin deux individus d'allure suspecte qui ont arrêté leur conversation lorsqu'il les a croisés et qui pour-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

raient bien être des Allemands. Je n'en serais pas étonné. Il y a certainement un peu partout dans le département des militaires qui ont revêtu des vêtements civils et des travailleurs étrangers des organisations Todt que l'on a oubliés au moment du départ ou laissés sur place faute de moyens de transport. Leur présence présente un danger auquel il faut parer immédiatement. Je fais connaître par voie de presse et par affiches que tous les étrangers devront se présenter dans les cinq jours au commissariat de police ou à la brigade de gendarmerie du lieu de leur résidence sous peine d'être considérés comme espion et traités comme tels. Les Français qui donneront asile aux réfractaires ou ne les signaleront pas seront accusés de complicité et incarcérés. Je complète ces instructions par la note secrète suivante destinée à la gendarmerie et à la police : 1^o les Allemands seront arrêtés; 2^o les Italiens seront mis en résidence surveillée; 3^o les neutres ne pourront pas s'absenter sans avoir obtenu

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

l'autorisation des autorités locales; 4^o les ressortissants alliés jouiront des mêmes droits et prérogatives que les Français.

On me remet une invitation de l'évêque à me rendre à un *Te Deum* solennel qui sera chanté dimanche prochain à la cathédrale. Le préfet a accepté d'y aller. Le colonel des F. F. I. n'y a pas été convié. Il en est ulcéré et me déclare qu'il interdira à ses subordonnés de prendre part à la cérémonie. Je vais voir monseigneur et l'omission est réparée.

L'après-midi je me rends à la Trinité sur mer où un capitaine de réserve a levé une compagnie qui a fort bonne allure et un excellent esprit. Je préside à la montée des couleurs et je prononce quelques mots. Le commandant de l'unité se plaint de ce que l'on ne s'occupe pas de ses hommes qui n'ont touché ni solde, ni tabac, ni vivres et qui sont obligés de se nourrir à leurs frais, les plus riches payant pour les plus pauvres. Je lui promets de faire cesser cette situation inadmissible.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

Samedi 26 août.

Les Allemands ont exécuté un coup de main sur le petit port de Billiers, voisin de Muzillac, après un sérieux bombardement du village. On me dit qu'il y a de la « casse » chez les F. F. I. et dans la population civile. Je me rends sur les lieux. Les militaires ont eu des pertes, mais aucun habitant n'a été blessé.

Le préfet que je vois à mon retour me demande de me séparer d'un de mes officiers qui tient à tout bout de champ des propos inadmissibles. Il ne cache pas son admiration pour le maréchal Pétain, dénigre tout ce qui se fait actuellement et traite les F. F. I. avec une hauteur méprisante qui les met hors d'eux. Je suis payé pour me méfier des racontars et des on-dit. Avant de prendre une décision je veux me faire une opinion par moi-même. On a en effet beaucoup exagéré et je me contente de laver la tête de l'accusé. Malheureusement ma semonce ne suffit pas à le rendre plus réservé. Les conseils de

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

ses camarades n'eurent pas plus de succès; il continua ses imprudences de langage et je fus par la suite obligé de me priver de ses services.

L'après-midi mon bureau ne désemplit pas. Je reçois notamment le Dr A... ancien médecin de bataillon au 116^e que je commandais pendant la guerre et que j'apprécie beaucoup; sa nombreuse clientèle civile en fait le plus grand cas. C'est ensuite le tour du médecin-capitaine M... qui était médecin-chef au même régiment et dont je n'ai eu aussi qu'à me louer. Il m'invite à dîner. Sa table est réputée et j'y ferai un repas fin arrosé de vins de choix des meilleurs crus.

A la fin de la journée on introduit auprès de moi M^{me} B... femme d'un officier supérieur du 65^e que j'ai bien connu et qui a été fait prisonnier au mois de mai 1940. Pendant sa captivité il a accepté de travailler dans un atelier de maroquinerie pour les Allemands qui l'en ont récompensé en le libérant. Rentré en France il s'est proposé comme interprète et a été

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

employé à Lorient en cette qualité. C'est un beau soldat de l'autre guerre et mon étonnement est grand d'apprendre qu'il ait pu dérailler à ce point. Sa femme me demande d'intervenir en sa faveur. Je m'y refuse. S'il est de son devoir à elle de défendre son mari, il est du mien de ne pas accepter de faire quoi que ce soit pour un officier félon qui s'est à jamais déshonoré en entrant au service de nos ennemis. M^{me} B... me déclare qu'il n'a jamais travaillé pour la guerre et que son seul but en agissant comme il l'a fait avait été de chercher à améliorer son sort. Je réplique qu'il n'en est que plus coupable, puisque sa conduite a été dictée non par ses convictions mais par son seul intérêt. On ne peut d'ailleurs pas soutenir qu'il ne travaillait pas pour la guerre, tout au moins indirectement, puisqu'il prenait la place d'un ouvrier qu'il rendait disponible pour le front. Mon interlocutrice insiste et à bout d'arguments finit par me déclarer : « Mais ce qu'il a fait n'était pas défendu par le maréchal Pétain. » Je me



Le défilé du bataillon des F. F. I. de Vannes (*Cl. Coudrin*).

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

rends compte que nous ne pouvons pas nous comprendre et qu'il est inutile d'insister. Je me lève et la reconduis en lui disant : « Madame, je le regrette vivement, mais je ne peux rien faire d'autre que de vous plaindre bien sincèrement. »

Peu après la sonnerie du téléphone retentit : le préfet me demande immédiatement. Il me fait part d'une conversation qu'il vient d'avoir avec le général X... encore dans son bureau et qui lui donne de grandes inquiétudes. Ce dernier lui a affirmé tenir de source sûre que les Américains vont attaquer Brest et qu'après la prise de la ville il bourreront avec tous leurs blindés en direction de l'Ouest pour réduire la poche de Lorient. La garnison du port pour éviter d'être anéantie se retirera vraisemblablement sur Saint-Nazaire. Pour ce faire elle devra traverser tout le Morbihan qu'elle mettra certainement à feu et à sang. Je le rassure en lui disant que mes renseignements sont diamétralement opposés à ceux que l'on vient de lui donner. Je tiens du chef

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

d'état-major du général Brown que la prise de Saint-Malo par terre a coûté beaucoup trop cher aux Américains pour qu'ils soient tentés de récidiver. La réduction des nids de résistance de l'océan sera effectuée uniquement par l'aviation. Comme pour le moment on ne peut distraire aucun appareil des opérations dans l'Est, il se passera encore longtemps avant que l'on fasse quelque chose par ici.

Le général X... passe alors à un autre sujet et me déclare que les Vannetais ne peuvent plus souffrir les parachutistes et qu'il a personnellement fait des constatations qui l'ont révolté. Je lui coupe la parole pour lui dire que j'en sais autant que lui. Depuis ma prise de commandement je m'efforce de rendre cette unité plus disciplinée, mais ce n'est pas facile parce que je ne suis pas secondé par ses chefs. Je ne veux pas agir avec brutalité envers des braves qui ont droit à certains égards. Du reste ce serait aller à l'encontre du but poursuivi et les braquer pour toujours. Certains ont laissé en-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

tendre qu'ils n'hésiteraient pas à se servir de leurs armes si on « les embêtait ». Je veux à tout prix éviter les incidents. En agissant avec diplomatie, j'ai obtenu des résultats; des progrès ont été réalisés; tout n'est pas encore parfait, loin de là; il faut avoir encore un peu de patience; la plupart des parachutistes ont quitté la région, les derniers partiront sous peu.

L'après-midi je reçois le capitaine F. F. I. C... On l'a rendu responsable de l'arrestation et de la mort de l'un de ses camarades et pour cette raison il a été condamné par les subordonnés de l'officier fusillé. Prévenu à temps de la venue de ceux qui avaient été chargés de l'exécuter il s'est enfui, mais sa femme a été tuée à sa place. Il m'affirme que ce qu'on lui reproche est absolument faux et réclame justice. Je lui promets de procéder personnellement à une enquête et de faire la lumière sur ce déplorable incident.

Dimanche 27 août.

Un habitant de Plouharnel, village qui

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

est dans le *no mans land*, mais où les Allemands de la presqu'île de Quiberon vont se ravitailler, me rend compte que le moral de la garnison est très bas. Il ne serait pas étonné qu'elle accepte de déposer les armes, mais elle ne se rendra qu'aux Américains car elle craint que les F. F. I. se vengent sur elle des exécutions sommaires de leurs malheureux camarades faits prisonniers. Je rédige un projet de sommation que je soumettrai demain au général Brown. J'y joindrai un journal annonçant la capitulation du commandant militaire de Paris pour inciter les autorités locales à l'imiter. En cas de refus les troupes de la presqu'île seront averties qu'elles sont vouées à une destruction inutile et inévitable par l'aviation alliée. La reddition des 2.000 ou 3.000 hommes qui occupent la région du fort Penthiève diminuerait d'autant les forces qui nous sont opposées et réduirait notablement notre front. Elle ferait en outre disparaître la menace que fait peser sur Vannes la présence de pièces

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

de marine à longue portée dont le tir pulvériserait le chef-lieu du département.

Je me rends ensuite à la cathédrale. Toutes les autorités civiles et militaires sont présentes. Il y a beaucoup de F. F. I. dans la nef, tout est pour le mieux. Un conflit entre leur colonel et l'évêque aurait été d'autant plus déplorable que l'immense majorité d'entre eux sont des catholiques pratiquants.

Je pars me détendre à Sarzeau. Je me promène une heure ou deux dans le parc de Kerthomas puis je visite quelques postes en bordure de la mer. A Penvins les Allemands avaient surélevé une maison à la pointe pour en faire un observatoire. Avant de partir ils l'ont fait sauter avec la plupart des bicyclettes qu'ils avaient réquisitionnées et qu'ils n'ont pas emportées, je ne sais pourquoi. Une femme vient me demander des nouvelles de son mari chargé de transporter les impédiments des Allemands dans sa charrette. Ni lui ni les autres paysans emmenés par

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

eux n'ont donné signe de vie et l'on peut à bon droit s'en inquiéter.

Lundi 28 août.

Muni de mon projet de reddition et d'un journal relatant la prise de Paris je vais trouver à Plouay le chef du bureau des opérations américain. Ma proclamation sera traduite en allemand et lue à haute voix par un soldat parlant bien la langue de Goethe; ils sont légion, on n'a que l'embarras du choix. Rendez-vous est pris pour 13 h. 30 sur la route d'Auray à Quiberon à trois kilomètres au nord de Plouharnel. Lorsque j'y arrive le détachement américain s'y trouve déjà, mais son chef a oublié de prendre ma note et mon journal. Nous nous en passerons, seulement il est à craindre que les paroles improvisées du speaker n'aient pas le même effet que les arguments que je faisais valoir.

Je suis un peu surpris des précautions que prennent mes compagnons et que je trouve exagérées. Avant même d'avoir

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

franchi les lignes ils se sont arrêtés plusieurs fois et ont pris les dispositions de combat : la première fois en apercevant des cyclistes dans le lointain, puis à l'arrivée d'une automobile qui amenait le chef du bataillon d'Auray que j'avais convoqué en l'absence du colonel des F. F. I. parti en mission à Paris. Le dépassement des avant-postes leur cause une certaine appréhension. Agacé de leur prudence excessive, le commandant me propose de prendre les devants, ce que j'accepte. A Plouharnel le speaker hésite à se porter plus loin. Il faut que l'habitant dont j'ai eu la visite hier prenne place dans la voiture du haut-parleur et la dirige sur un point où elle sera bien en vue et d'où la proclamation sera entendue par les Allemands.

J'avais donné jusqu'à 16 heures à ceux d'en face pour venir me trouver à la mairie. Je ne leur laissais pas ignorer qu'il s'agissait d'une reddition sans conditions et que si mes propositions n'étaient pas acceptées elles ne seraient jamais renou-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

velées à l'avenir. Je crus avoir partie gagnée quand vers 15 h. 45 un motocycliste vint me prévenir que son chef acceptait de se rendre à mon invitation. Peu après il fallut déchanter : un général venu de Lorient avait interdit à son subordonné d'engager des pourparlers avec moi. Il me remerciait de mon geste humanitaire, mais son honneur de soldat et les ordres de Berlin ne lui permettaient pas de donner suite à mes propositions.

Je repris la route de Vannes assez déçu et maudissant le fâcheux contretemps qui avait empêché ma tentative d'aboutir.

Mardi 29 août.

L'habitant de Plouharnel qui m'a si bien aidé hier vient me prévenir qu'après le départ de son chef, vers 18 heures, le commandant de la garnison de Quiberon est venu pour me rencontrer. J'aurais voulu reprendre l'affaire, mais mon interlocuteur m'apprend tenir de bonne

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

source que l'Allemand disposé à se rendre a été remplacé par un dur, elle est définitivement manquée.

Les nombreux contacts que j'ai eus avec la population m'ont permis de me faire une opinion sur ce que pense et désire la majorité des Français. Je crois utile de faire part de mes remarques en haut lieu et dans ce but j'adresse au chef du cabinet civil du général de Gaulle un rapport dans lequel je développe les idées suivantes : Le gouvernement sera jugé sur le ravitaillement, le maintien de l'ordre et la résorption du chômage. Il faut que des progrès continus soient réalisés dans ces trois domaines, sans quoi l'opinion publique conclura à la faillite de la politique intérieure suivie et la popularité du général de Gaulle en sera gravement atteinte. M. Palewski, directeur du cabinet, m'écrivit qu'il avait lu mon rapport avec intérêt et qu'il en ferait son profit. La poste n'étant pas encore rétablie et le gouvernement ne disposant d'aucun moyen de liaison avec

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

le Morbihan, sa lettre me fut apportée par un entrepreneur de transport.

L'après-midi je retourne à l'arsenal. Cette fois le colonel qui commande la base est là. Il me reçoit aimablement. Au cours de la conversation je lui parle de ma famille restée à Paris, il me fait donner un gros colis de conserves pour elle, mais quand j'aborde la question qui me tient au cœur et qui est le véritable motif de ma visite : la restitution de certains locaux, il reste intraitable.

Le soir je devais avoir deux officiers anglais à dîner. Il n'en vient qu'un, l'autre a été fait prisonnier par les Allemands, non loin de Blain, en se rendant à Nantes. Décidément l'endroit est malsain. On a su par son chauffeur ce qui s'est passé. Son chef ayant aperçu au milieu de la route un soldat de la Wehrmacht qui levait les bras est descendu de voiture et a marché à sa rencontre. Quand il l'eut rejoint, il fut entouré par une douzaine d'hommes et emmené. Ce que voyant, le chauffeur recula preste-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

ment en marche arrière et réussit à s'échapper.

Mercredi 30 août.

Je reçois la visite du général commandant la région toujours aussi paysan du Danube. Il ne se pique pas de logique. Après m'avoir véhémentement reproché d'avoir laissé occuper l'arsenal par les Américains, il ajoute : « J'en avais d'autant plus besoin qu'ils m'ont pris le mien à Rennes. »

Le préfet qui part pour Paris me propose d'apporter une lettre à ma femme. Je n'ose pas lui confier le colis de vivres des Américains trop volumineux et trop encombrant, mais je lui en remets un moins important que mon chauffeur-boucher m'a procuré.

Chaque jour je suis assailli de plaintes contre les réquisitions abusives d'automobiles par des F. F. I. non qualifiés. Je demande à leur colonel d'y mettre bon ordre et de prendre les mesures nécessaires pour les faire cesser. Son état-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

major va s'accroître d'une excellence recrue, le capitaine Le M... excellent officier d'active très capable qui va prendre les fonctions de chef du deuxième bureau. En fait ce sera le chef d'état-major officieux des F. F. I. Leurs officiers sont pleins de bonne volonté mais ils manquent d'expérience. Sans en avoir l'air, avec un tact remarquable, le capitaine Le M... les initia peu à peu aux minuties du travail de bureau. J'aurais bien voulu le prendre auprès de moi; mais j'ai cédé à l'insistance du colonel M... qui tient absolument à l'avoir. Il a été convenu entre nous qu'il travaillera pour tous les deux. Chaque jour à 10 heures il viendra me mettre au courant de la situation. Au fond, la solution n'est pas mauvaise. Elle établit une liaison personnelle et permanente entre la subdivision et le régiment des F. F. I. ce qui ne peut que présenter des avantages pour tous les deux.

Je passe une partie de l'après-midi avec le général A... adjoint au général

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

commandant la région, aussi affable et compréhensif que son chef est désagréable et fermé aux suggestions qui ne viennent pas de lui. Je n'ignore pas que leurs relations manquent de cordialité et que leurs rapports sont tendus, ce qui n'étonnera personne. Il me demande de me cantonner pour le moment dans mes fonctions administratives en raison du départ des parachutistes; c'est logique, les F. F. I. ne peuvent pas avoir deux chefs. Bien entendu s'il arrive d'autres troupes dans le département je coifferai l'ensemble. Je doute que l'on en envoie. J'étais venu pour prendre le commandement de troupes au feu et la vie de bureau m'a toujours déplu. D'ailleurs les questions d'organisation sont à peu près réglées, il n'y aura plus à traiter que les petits incidents journaliers; les fonctions de commandant de la subdivision vont perdre à peu près complètement leur intérêt; j'envisage d'en demander d'autres dans lesquelles je pourrai déployer plus d'activité.

Jeudi 31 août.

Le commissaire de police vient me demander de lui rendre les policiers passés aux F. F. I. Ceux dont il dispose sont en nombre insuffisant pour assurer le service, de plus ils manquent d'autorité.

Je reçois ensuite la visite du général de la M... qui avec beaucoup d'abnégation a accepté de commander un bataillon de la résistance pendant l'occupation. Aujourd'hui que la période héroïque touche à sa fin, il voudrait que l'on lui confie des fonctions de son grade. Je lui promets de m'employer à les lui faire obtenir.

On me remet des rapports accablants sur le colonel du parc et l'un de ses adjoints. Il a empêché des agents de passer au maquis et déplacé par mesure disciplinaire l'un d'eux revenu après s'être absenté pour prendre part à une expédition. Parlant des F. F. I. il a dit devant témoins : « Quand donc nous débarrassera-t-on de cette pourriture. » Les propos tenus par l'un de ses subordonnés sont aussi

subversifs. J'apprends par ailleurs, ce qui est un comble, que l'officier chargé des enquêtes sur les suspects a porté la franchise et affiché des sentiments hostiles au gaullisme. Je me promets de faire la lumière sur tout cela et de prendre les sanctions nécessaires. La plupart des résistants de la dernière heure sont d'ailleurs des tenants de Vichy ou des collaborateurs, qui ont attendu pour tourner leur veste que le vent ait changé. On peut avoir une certaine indulgence pour les pétinistes de bonne foi qui ont cru en un maréchal de France chargé d'ans et de gloire et n'ont pas fait de mal à leurs compatriotes. La seule sanction à leur infliger est de les tenir à l'écart de la vie publique et de ne leur confier aucune fonction. Ils ne doivent d'ailleurs pas en solliciter, s'ils sont logiques avec eux-mêmes. Mais on ne peut avoir que mépris pour ceux qui ont volé au secours du vainqueur quand il n'y avait plus de risques à le faire. Leur zèle de néophytes qui ont à se faire pardonner dépasse souvent la mesure et ce sont les

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

plus acharnés contre leurs amis de la veille. Je suis décidé à n'avoir aucune pitié pour eux et à me montrer impitoyable à leur égard.

A 11 heures je vais visiter à Sarzeau le camp qui servait à la compagnie allemande qui y tenait garnison. J'envisage de l'utiliser pour y enfermer les suspects, les prisons regorgeant de monde. Les baraquements sont en bon état et il y aura peu de choses à faire pour qu'ils puissent servir, mais il faudra refaire la clôture; les habitants en ont enlevé les poteaux et les fils de fer barbelé.

L'après-midi je pars pour Pontivy; il a plu et la route est glissante; les Citroën tiennent bien la route et mon chauffeur ne se méfie pas. Malheureusement les pneus avant sont très usés, la voiture embarque dans un tournant, fait un demi-tour complet, fauche un poteau télégraphique et va s'écraser contre un talus. Nous nous en tirons avec quelques contusions et une légère commotion. Une Jeep qui passe me ramène à Vannes. Je

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

laisse le chauffeur pour garder la voiture. Sans cette précaution lorsque la camionnette de dépannage arriverait, il n'y aurait plus ni roues, ni coussins, ni outils. Une automobile abandonnée est dépecée immédiatement; en quelques minutes tout est enlevé et il ne reste que la carcasse.

Vendredi 1^{er} septembre.

L'intendant vient me payer ma solde. L'administration grande et généreuse accepte de me rembourser les repas de mes invités, mais pas les vins que je leur ai offerts. Or, une bouteille de champagne et deux bouteilles de muscadet coûtent 388 francs. Je ne peux pas continuer sur ce pied-là. Désormais lorsque je recevrai quelqu'un à ma table, il boira de l'eau.

A 10 h. 30 je pars pour Pontivy dans ma deuxième voiture dont les amortisseurs sont morts et qui ne tient pas du tout la route. Je recommande la prudence à mon chauffeur qui affectionne la vitesse.

A 11 h. 30 je confère avec le sous-pré-

fet. Il me demande l'arrestation d'un officier qui agit en véritable tyran local et dont toute la population demande à être débarrassée. Ses actes arbitraires, ses arrestations illégales ne se comptent plus et il refuse d'obéir aux ordres des autorités légalement constituées. Il me cite des faits incontestables que l'on ne peut pas tolérer. Je suis de son avis et à mon retour je lui ferai envoyer un mandat d'amener.

Je déjeune à la popote des officiers qui veulent me faire réserver une table à part. Je refuse; je suis bien aise de m'entretenir avec eux et on apprend souvent plus de choses utiles dans une conversation amicale entre la poire et le fromage que dans une réunion officielle où les langues ne se délient pas. Parmi les convives se trouve le patron de l'hôtel du Commerce de Vanes, ancien colonial que j'ai envoyé sur sa demande à la compagnie de noirs formée avec les prisonniers libérés que les Allemands employaient à des travaux. Le jour du départ de cet officier, sa femme

m'avait reproché de lui enlever son mari à un moment où les difficultés s'accumulaient et où la direction était une lourde charge. Je lui avais répondu qu'en raison de son âge, s'il n'avait pas été volontaire, je n'en aurais rien fait. Il n'avait pas osé le lui avouer. Elle n'en revenait pas.

Malgré mon insistance le chef de popote refusa avec obstination que je paie mon déjeuner. Ses camarades tenaient absolument à ce que je sois leur invité. Je fus heureux de constater qu'ils me considéraient encore plus comme un camarade que comme un chef.

A 14 heures je procède à une inspection détaillée du quartier de cavalerie qui est méconnaissable. Lors de ma première visite il offrait un aspect lamentable. Les Allemands l'avaient entièrement pillé et en partie détruit; on avait du mal à se frayer un chemin entre les ruines et les amoncellements de débris de toutes sortes. En quelques jours il a changé d'aspect du tout au tout grâce à la prodi-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

gieuse activité du lieutenant-colonel de G... Des bâtiments plus ou moins endommagés il a fait des bâtiments neufs en utilisant les matériaux pris à ceux qui ne sont pas réparables; il a confectionné des lits pour les F. F. I. qui y sont encasernés, les a dotés d'une cuisine modèle. Il a créé des logements pour officiers et sous-officiers, un parc automobile, un parc à munitions. Les cours qui n'étaient que plaies et bosses ont été nivelées et aplanies, les chemins refaits à l'alignement et empierrés, les arbres et les bosquets taillés.

Non content d'assurer le bien-être matériel des hommes, le lieutenant-colonel de G... s'est occupé aussi de leur moral. Il a fondé des foyers du soldat, un pour les F. F. I., un autre pour les noirs. M^{me} de G... assume la direction de ce dernier avec un dévouement admirable dont elle est récompensée par l'affection des hommes qui l'appellent « notre mère de G... » Au début ils se laissaient aller au découragement parce qu'ils avaient l'impression

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

que le gouvernement les délaissait et que personne ne s'occupait d'eux. Maintenant ils sont transformés et leur moral est à un niveau très élevé, mais il ne faudrait pas que des mesures maladroites viennent tout remettre en question. Le bruit a couru que les unités de noirs allaient être regroupées au camp de Coëtquidan. Depuis qu'ils ont goûté à ceux d'Allemagne, le mot de camp sonne mal à leurs oreilles. Pour eux c'est une prison, cela leur produirait le même effet que si on les enfermait à nouveau derrière des barbelés.

Je vais présenter l'affaire sous cet aspect à la région et j'ai bon espoir qu'on les laissera à Pontivy. Leur présence a d'ailleurs un heureux effet sur les F. F. I.; leur attitude militaire les stimule ne voulant pas être en reste avec eux ils se sont appliqués à les imiter et ils manœuvrent maintenant comme de vieux soldats. Leur emploi du temps est bien rempli : instruction matin et soir pour ceux qui ne sont pas employés aux travaux de dé-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

blaïement et de reconstruction, le chômage est inconnu à Pontivy. Pendant ma visite j'entends tirer ceux qui s'exercent au stand que l'on a remis en état.

Il y a cependant une ombre au tableau. Le lieutenant-colonel de G..., ne voyant que le but à atteindre et aussi ennemi que moi du formalisme, conduit ses travaux avec l'architecte de la ville en passant par-dessus la tête du représentant local du génie. Il a bien tenté de collaborer avec lui au début, mais ce dernier, esclave du règlement, ne pouvait pas admettre que l'on n'agisse pas suivant les errements du temps de paix. Il n'a pas compris qu'il faut faire vite si on veut arriver rapidement à un résultat. L'élaboration d'avant projets, de projets, leur adoption par les commissions compétentes demandent plusieurs mois et l'hiver viendra rendre les travaux impossibles, avant même qu'ils n'aient commencé. Jaloux de son autorité, le sapeur ne désarme pas et continue à mettre des bâtons dans les roues à tout ce que l'on

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

entreprend. L'architecte dégoûté menace de ne plus prêter son concours si cela continue. J'assure le lieutenant-colonel de G... que cette petite guerre va cesser. Il prévient le représentant du génie que je lui interdis de se mêler en quoi que ce soit aux travaux de réfection du quartier. Cette défense lui sera officiellement notifiée demain sur mon ordre par son chef hiérarchique que je verrai à Vannes.

Je vais ensuite féliciter les religieuses de leur admirable conduite pendant l'occupation. C'est à elles notamment que Pontivy doit d'avoir échappé à la destruction. Les Allemands avaient miné de nombreux édifices. Les sœurs sont allées de nuit couper les fils conducteurs au péril de leur vie en présence de ceux mêmes qui les gardaient en détournant leur attention pendant qu'elles se livraient à leur dangereuse opération. Elles me font visiter leurs locaux scolaires que les autorités d'occupation ont laissés dans un triste état. Certains ne pourront pas être utilisés avant un certain temps. Je

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

décide de mettre à la disposition de ces héroïques femmes quelques pièces disponibles du quartier, en reconnaissance de ce qu'elles ont fait.

L'intégration des forces de la résistance dans les unités régulières de l'armée se poursuit. Déjà dans un but d'unification, il y a une quinzaine de jours, l'appellation F. T. P. a été supprimée. Ceux qui en faisaient partie ont été laissés en unités constituées mais ces dernières ont été placées sous le commandement du colonel des F. F. I. Cela n'a pas été sans soulever des protestations. Au début les commandants de bataillon jaloux de leur indépendance n'obéissaient que peu ou prou à leur nouveau chef, mais le temps a fait son œuvre et maintenant son autorité est généralement admise par tous.

Un second stade d'intégration a consisté à inviter les F. F. I. soit à contracter un engagement de longue durée, soit à signer un engagement pour la durée de la guerre, soit s'ils se refusaient à l'un et l'autre, à rentrer chez eux. La grande

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

majorité a opté pour la seconde solution. Des commissions ont été constituées devant lesquelles sont convoqués les volontaires. Je vais voir celle de Pontivy qui fonctionne très bien et avance à pas de géants. Je la donnerai en exemple à celle de Vannes qui marche au ralenti, bien que je ne cesse de stimuler son activité. En haut lieu on aurait voulu que la nouvelle organisation puisse fonctionner à partir du 1^{er} septembre mais cela n'a pas été réalisable dans le Morbihan. Les bataillons ne peuvent passer devant les commissions que lorsqu'ils sont au repos, ce n'est le cas que pour quelques-uns; on ne peut pas pour cette raison multiplier les commissions. Procéder à des relevés fréquents permettrait de gagner du temps, mais ce serait au détriment de la sûreté. Il faudrait ne laisser en ligne que quelques jours les unités et les obliger à quitter des secteurs qu'elles connaissent bien pour en tenir d'autres ensuite où elles ne sont jamais allées.

A 17 heures je préside à Vannes une

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

réunion des autorités civiles et militaires. Je m'entretiens ensuite de diverses questions avec le préfet maritime. Vers 19 heures je signe un volumineux courrier que mon chef d'état-major m'a heureusement fort bien préparé. J'accorde quelques audiences. A 20 heures je me mets à table sans pour cela abandonner mon stylo. Le matelot que j'emploie comme planton part demain de bonne heure porter un certain nombre de documents au ministère de la marine. Je veux lui remettre une lettre pour les miens et je n'ai pas eu encore une minute pour l'écrire. Il emportera aussi le colis de conserves que m'ont remis il y a quelques jours les Américains. Ces derniers lorsqu'ils ne se rappellent plus mon nom m'appellent le colonel Sport à cause de ma randonnée à bicyclette de Paris à Sarzeau.

Samedi 2 septembre.

Un officier de mon état-major passé au bataillon d'Hennebont sur sa de-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

mande vient me demander de la part de son chef de vouloir bien accepter d'aller déjeuner à sa popote aujourd'hui. Nous partons ensemble et nous arrivons vers midi. La ville est complètement détruite. Les Allemands l'ont arrosée avec des obus incendiaires lors de l'entrée des Américains; le quartier entre l'église et la rivière est entièrement brûlé il ne reste que quelques pans de murs calcinés. Il n'y a pas une seule maison qui soit intacte. Celle où le commandant a installé sa popote a reçu plusieurs obus, le toit est à jour et les murs sont percés de part en part en deux endroits. Une compagnie est rassemblée devant le P. C. Elle montera en ligne dans quelques instants. Je la passe en revue. Les hommes font mon admiration. Il leur faut un courage et une énergie rares pour continuer à mener leur vie pénible et dangereuse dans des conditions matérielles déplorables. Beaucoup n'ont pas de veste. Les mieux habillés sont ceux

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

qui ont revêtu des uniformes de marins allemands que ces derniers ont abandonnés lors de leur départ qui a ressemblé à une fuite. Les chaussures sont en général dans un état lamentable, rapiécées, percées, prenant l'eau, laissant apercevoir les doigts de pied; plusieurs n'ont que de mauvais sabots; l'un d'eux est en pantoufles; pas de couvertures et il commence à faire froid la nuit; pas d'imperméables et il a plu ces jours derniers; pas de casques et l'artillerie ennemie envoie constamment des fusants. Des obus arrivent sur la ville pendant que je dis quelques mots aux hommes de la compagnie qui défilent ensuite devant moi.

On ne rencontre que des militaires dans Hennebont; les habitants ont tous été évacués; l'aspect de cette cité aux maisons incendiées et sans animation est lugubre. Je fais un excellent déjeuner à la popote. Trois femmes y prennent leurs repas. Ce sont des héroïnes qui ont rempli des missions de

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

liaison pendant l'occupation au péril de leur vie. Elles continuent à travailler à l'état-major du bataillon, tout le monde les respecte. La plus franche gaieté ne cesse de régner pendant tout le repas. C'est tout à fait l'ambiance des popotes que j'ai connues au front pendant les deux guerres. Comme on ne boit que des vins fins et dans de grands verres, je réclame un peu d'eau. Il n'y en a pas à Hennebont, les canalisations ont été coupées par les bombardements. Heureusement les Allemands ont eu la bonne idée de laisser sur place un stock important de bonnes bouteilles des crus les plus divers. Sans elles on souffrirait de la soif.

Au dessert, on apporte un papier au commandant et sa figure se rembrunit. Il nous apprend que ses hommes ont une fois de plus « trinqué », l'artillerie ennemie a envoyé quelques salves et fait des victimes. Mon cœur se serre à la pensée que parmi ceux qui sont passés devant moi il y a si peu d'instant, il

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

y a peut-être déjà des morts. Et c'est ainsi chaque jour. Que l'on ne s'imagine pas à Paris et dans le reste de la France que la guerre est finie à l'ouest. On continue à y souffrir, à y être blessé, à y mourir.

A mon retour à Vannes je fais envoyer 24 couvertures au bataillon pour son infirmerie et je prescris au commandant de la défense passive de verser à mon P. C. les casques de ses hommes. J'en récupérerai ainsi 300 que j'envoyai à Hennebont.

Dimanche 3 septembre.

Je passe la matinée à mon bureau pour mettre à jour le courrier que je n'ai pas pu terminer la veille en raison de ma rentrée tardive.

Un officier britannique qui a eu l'occasion de pénétrer dans la poche de Falaise me met au courant de ce qu'il a constaté : l'aviation alliée y a fait un massacre effroyable d'Allemands, une véritable boucherie; la puanteur y était

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

telle que mon interlocuteur en a eu le cœur soulevé et a rendu son déjeuner. C'est un amoncellement inextricable de matériel de toutes espèces, de chars, de camions, de canons et de cadavres entremêlés. Il faut l'avoir vu pour pouvoir se rendre compte du cataclysme qui s'est abattu sur la Wehrmacht. On ne peut pas se faire la moindre idée d'une telle dévastation et d'un pareil carnage.

Lundi 4 septembre.

Il y a un mois aujourd'hui que la ville de Vannes a été libérée. A l'effervescence qui régnait alors a succédé le calme d'un paisible jour d'automne. Par ma fenêtre j'aperçois les dévotes qui se rendent à la messe et les promeneurs qui arpentent les rues à pas lents les mains dans les poches. Quel contraste. Pour la première fois je ne sillonnerai pas les routes. Une de mes voitures est en réparation et la deuxième a un ressort cassé : me voici immobilisé.

Un commandant de cavalerie en re-

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

traite qui a été autrefois mon camarade au collège de Vannes vient me rendre visite. Il m'invite à aller dîner et coucher chez lui samedi prochain dans la propriété qu'il possède auprès d'Auray pour me changer les idées. Je pourrai même y rester tout le dimanche si le cœur m'en dit. Ne pouvant s'emparer de son fils F. F. I., les Allemands ont arrêté le père et la mère qu'ils ont retenus en prison quelques semaines. Leur enfant passé maintenant dans les parachutistes n'a évité plusieurs fois le poteau que de justesse, une fois notamment qu'il était venu passer la nuit chez ses parents avec un de ses agents de liaison; mis au courant par une dénonciation, les Allemands ont cerné la maison et perquisitionné partout. Le jeune officier prévenu à temps a pu gagner une cachette, mais son compagnon a été arrêté et torturé dans le salon. Une tache brune marque sur les dalles l'endroit de son martyre. Depuis M^{me} Le B... n'entre plus dans cette pièce, mais les cris de

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

ce malheureux hantent encore son sommeil la nuit. Il fut emmené à demi mort et fusillé. Les Allemands firent main basse sur les titres, les bijoux qu'ils découvrirent ainsi que sur une assez forte somme d'argent que le propriétaire venait de toucher de la vente d'un bois. Ils emmenèrent aussi les trois chevaux de labour du domaine.

Après le départ de mon ami c'est un défilé de femmes qui viennent se plaindre d'avoir été l'objet de sévices injustes. La première, qui a la tête emmitouflée dans un turban, me déclare : « Colonel, on m'a tondu, vous allez voir » et elle soulève sa coiffure. Comme elle ajoute aussitôt : « Et pas que la tête », je coupe court en lui disant que je la crois sur parole.

La suivante m'affirme qu'elle est vierge et qu'elle va me le prouver. Je m'empresse de répliquer que je n'en doute pas; mais je me suis mépris sur ses intentions; elle se contente de m'exhiber un certificat de médecin.

La troisième est accompagnée de son

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

époux qui m'affirme que si sa femme avait voulu avoir des rapports intimes avec les Allemands, cela lui aurait été impossible car il ne la quitte jamais. « Et puis pourquoi l'aurait-elle fait, ajoute-t-il avec fatuité; par amour, elle n'aime que son mari; par intérêt, pour de l'argent, elle n'en a pas besoin, je gagne bien ma vie; je suis l'inventeur du balai T... permettez-moi de vous remettre mon prospectus. » En voilà un qui ne perd pas le nord et sait soigner sa réclame.

Dans mon courrier je trouve une lettre d'un ami qui me demande un laissez-passer pour se rendre dans la capitale. Je ne peux malheureusement lui donner satisfaction, en raison de l'engagement que j'ai pris vis-à-vis des Américains de ne pas en délivrer pour motifs personnels. C'est pourquoi j'ai été particulièrement mécontent il y a quelques jours de l'incident suivant : Une de mes amies de Paris était venue me trouver pour la même raison, mais j'avais dû

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

aussi lui opposer un refus. Le lendemain quand j'arrive à mon bureau l'officier de service me rend compte qu'elle est venue le trouver à 7 heures du matin en se recommandant de moi. La voiture qu'elle doit prendre part dans quelques instants; elle ne veut pas me déranger à une heure aussi matinale, elle lui demande en conséquence de signer son autorisation ce qui fut fait séance tenante. Je ne peux qualifier ce geste indélicat que d'escroquerie à la confiance.

Je n'ai fait qu'une exception : le chagrin d'une mère héroïque que je partageais m'en faisait un devoir. Les deux filles de M^{me} de Nanteuil arrêtées par les Allemands pour faits de résistance avaient été emmenées par eux avant la Libération. Le train qui les transportait fut mitraillé par des aviateurs alliés et l'une de ses enfants trouva la mort au cours de cette attaque. Les renseignements concernant le lieu où ce drame s'était passé étaient contradictoires.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

J'autorisai M^{me} de Nanteuil à aller partout où elle croirait devoir le faire pour retrouver l'endroit où sa malheureuse fille avait été enterrée et prier sur sa tombe.

L'après-midi je vais demander des cigarettes et des allumettes à l'entrepositaire. Je suis obligé d'en offrir à mes invités et ma ration n'y suffit pas. Il me dit de prendre ce que je veux. Je n'abuse pas de sa permission. Tout est facile quand on détient une parcelle d'autorité. C'est le cas de dire avec César : il vaut mieux être le premier dans son village que le second à Rome.

Mardi 5 septembre

Vers une heure du matin je suis réveillé par des cris dans la rue et des coups de feu. Je me précipite à ma fenêtre; ce sont des soldats américains en goguette qui s'en donnent à cœur-joie. A mon arrivée au P. C. on m'apprend que d'autres, ou peut-être les mêmes, ont causé du scandale dans une maison hospitalière et y

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

ont cassé les glaces en s'amusant à les prendre pour cibles. Je vais me plaindre au chef des services civils si sévère pour les démonstrations un peu bruyantes des F. F. I. lors de la libération. Je lui fais observer qu'il s'agit cette fois non de militaires d'occasion, mais de soldats de l'armée régulière des États-Unis. Il me paraît mortifié. Je lui demande de faire exercer la nuit une surveillance rigoureuse des établissements et des rues de la ville par ses policiers. Il me répond qu'il n'en a pas, mais que les gendarmes français n'ont qu'à arrêter les coupables et à les lui amener, ils seront l'objet de punitions exemplaires. J'en prends note et je donne des consignes en conséquence.

J'apprends à ma rentrée que le général commandant la région a été nommé à Lille. Son adjoint lui succède. Ce changement fera plaisir à tout le monde.

L'après-midi le commandant du bataillon de Vannes vient me trouver pour

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

une affaire de service. Il me rappelle qu'il y a un mois jour pour jour des camions allemands bondés de troupes venant d'Auray se dirigeaient sur Vannes avec l'intention, vraisemblablement de gagner la région de Saint-Nazaire. Ils furent arrêtés par ses hommes à quelques kilomètres de la ville. Le lendemain matin ils récidivaient en force. Les F. F. I. n'étaient que 450 et ils avaient un front étendu à tenir. L'ennemi disposait de sept pièces antichars dont il se servait comme artillerie. L'après-midi les Allemands profitant de leur grande supériorité numérique esquissèrent un mouvement pour déborder la gauche du bataillon, la situation devenait critique. Fort heureusement à ce moment une quinzaine de chars américains arrivèrent sur les lieux. Dédaignant de tirer, ils foncèrent sur les canons et écrasèrent le premier ainsi que ses servants, les autres furent abandonnés et l'infanterie se replia.

LA LIBÉRATION DANS LE MORBIHAN

6 septembre.

Les temps sont révolus : la libération est entrée dans l'histoire, elle appartient désormais au passé. C'en est fini des heures difficiles; elles ne sonneront plus au carillon de l'horloge de l'hôtel de ville; les problèmes épineux sont résolus, la machine commence à tourner rond. La curiosité se détourne du Morbihan, les personnages de marque ne viendront plus le visiter. L'attention se porte maintenant sur d'autres départements. A la vie trépidante, fatigante, mais si pleine d'intérêts que je viens de mener, va succéder l'existence terne et monotone d'une subdivision du temps de paix.

VANNES, le 9 Août 1944.

Nommé au Commandement de toutes les Troupes du Morbihan par le Colonel de CHEVIGNÉ, Commandant par intérim la 10^e Région Militaire, je salue les magnifiques soldats de l'Armée de la Résistance et leurs Chefs. Le pays n'oubliera jamais ce qu'ils ont fait.

J'ai prononcé volontairement le mot de soldat car vous êtes des soldats, vous êtes magnifiques au feu; vous devez en ville avoir une tenue impeccable et une conduite exemplaire.

Vous n'ignorez pas que des excès indignes de Français, des crimes mêmes ont été commis.

Le Commandement Américain m'en a témoigné son indignation.

Je lui ai promis de prendre les mesures les plus rigoureuses pour les faire cesser immédiatement.

J'interdis d'une façon formelle les vexations, les brimades, les arrestations. Leurs auteurs seront arrêtés et traduits devant un Conseil de Guerre, les coupables ne perdront rien pour attendre, ils seront jugés régulièrement et punis suivant les lois de la République.

Le Lieutenant-Colonel de CIVRIA,
Commandant la Subdivision du Morbihan
et les unités stationnées
sur le territoire de la Subdivision.

Le Lieutenant-Colonel de Civria aux habitants du Morbihan

Habitants du Morbihan, appelé à l'honneur d'exercer le commandement militaire du département, j'en assurerai la sécurité et j'y ferai régner l'ordre par tous les moyens.

C'est dans ce but que j'ai édicté une série de mesures qui vous seront communiquées par la voie de la presse et par des affiches.

Je suis persuadé qu'il suffit que je fasse appel à votre excellent esprit et à votre cœur de Français pour n'avoir jamais à les appliquer.

Si par exception certains restaient sourds à cet appel je n'hésiterais pas à les punir avec la dernière rigueur. C'est de l'honneur de notre département et de notre ville dont il s'agit. Je dis : notre, car je suis natif de Vannes.

Il importe de montrer à nos alliés que si les Bretons savent se battre, et merveilleusement, puisque 70 % des premiers soldats du Général de Gaulle ont été des Bretons ⁽¹⁾ et que 10.000 F. F. I. se battent farouchement dans le Morbihan, ils sont aussi de bons citoyens, travailleurs calmes, disciplinés et animés d'un excellent esprit.

Le Lieutenant-Colonel de Civria

Commandant la subdivision du Morbihan
et les troupes stationnées sur le territoire
de la subdivision.

Imp. du « MORBIHAN LIBÉRÉ » Vannes

(1) Renseignement qui m'a été fourni par l'auteur de *Mémoires d'un agent secret de la France libre*, Remy, que je connaissais sous le nom de Roulier et dont le nom véritable est Gilbert Renault, au cours d'une visite que nous avons faite ensemble au bataillon des F. F. I. de Vannes.

AVIS

Des actes de pillage, des exécutions sommaires viennent d'être commis dans le Département du Morbihan. Autant il a été nécessaire de faire des exemples pour sauver la vie de nos compatriotes que d'indignes Français dénonçaient à l'ennemi. Autant il est nécessaire maintenant que la justice soit rendue régulièrement et suivant les formes légales par ceux qui sont chargés de faire régner l'ordre. Quant aux actes de pillages rien ne peut les excuser. En conséquence, j'ai décidé que les auteurs de crimes et de vols seront traduits devant la cour martiale qui siège à Rennes. Ils ne doivent pas ignorer qu'ils encourent les deux peines suivantes : la mort ou les travaux forcés à perpétuité.

Le Lieutenant-Colonel de Civria

Commandant la Subdivision du Morbihan
et les troupes stationnées sur le territoire
de la Subdivision.

Imp. du « MORBIHAN LIBÉRÉ » Vannes

AVIS

Habitants du Morbihan, les prisonniers de guerre ont toujours été sacrés pour les Français, vous aurez à cœur de maintenir cette belle tradition. Ceux d'entre eux qui se seraient rendus coupables d'actes contraires aux lois de la guerre passeront en jugement et subiront les peines qu'ils méritent je vous en donne l'assurance formelle. Les autres n'ont fait que leur devoir de soldats. Ceux qui maltraitent les prisonniers se déshonorent et déshonorent la France, je suis décidé à prendre contre eux les sanctions les plus sévères.

Le Lieutenant-Colonel de Civria

Commandant la Subdivision du Morbihan
et les troupes stationnées sur le territoire
de la Subdivision.

Imp. du « MORBIHAN LIBÉRÉ » Vannes

AVIS

Seule l'Autorité préfectorale et le lieutenant-colonel commandant la Subdivision ont le droit de procéder aux réquisitions. Toutefois, le lieutenant-colonel de Civria délègue ses pouvoirs au lieutenant-colonel Morice et aux commandants des bataillons de F. F. I. pour tout ce qui concerne le logement et le ravitaillement, sauf en ce qui concerne le logement à Vannes.

Ils conserveront les voitures de tourisme et les camions qui leur sont nécessaires et toucheront l'essence sur bons fournis au Commandant de la Subdivision. Tous les autres véhicules automobiles devront être rendus à leurs propriétaires pour le 14 août, dernier délai. Passé cette date, leurs détenteurs seront passibles des tribunaux.

Le Lieutenant-Colonel de Civria

Commandant la Subdivision du Morbihan
et les troupes stationnées sur le territoire
de la Subdivision.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 5 JUILLET 1946
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE)
— (O. P. L. 31.0571) —

NUMÉRO D'ÉDITION : 9.
DÉPOT LÉGAL : 3^e TRIMESTRE 1946.
(1255)

LIBRAIRIE CELTIQUE

108^{bis}, Rue de Rennes

PARIS (VI^e) — MONTPARNASSE

Métro { SÈVRES
St-PLACIDE

Téléph : LITTRÉ 54-08

EXTRAIT DE SON CATALOGUE :

- F. CADIC. *Contes bretons sur 12 métiers*. Illustrations de N. Gérard.
In-8° broché (Epuisé).
- F.-M. LUZEL. *Veillées bretonnes*. Illustrations de M. Y. Méheut.
In-8° broché 180
- F. FALC'HUN. *La langue bretonne et la linguistique moderne*. In-8°
broché 20
- A. LE BRAZ. *La légende de la mort chez les Bretons armoricains*.
2 tomes. In-8° broché. 480
- J. FLEURY. *La hache dans le cœur*. Poèmes. In-8° broché. . 90
- Y.-M. RUDEL. *Johnny de Roscoff*, roman. In-16 broché. . 90
- TANGUY MALMANCHE. *Les Païens. Gurban*. In-16 broché. . 90
- G. MILLOUR. *Les Saints guérisseurs et protecteurs du bétail en
Bretagne*. Illustrations de Joël G. Philippon et nombreuses
photos inédites de Jos Le Doaré 180
- JEANNE NABERT. *L'Illienne*. Roman de l'île de Sein. . . . 90

A paraître :

- FLORIAN LE ROY. *Tro-Breiz ou le pèlerinage aux Septs Saints*.
Nombreuses illustrations en héliogravure.
- M. P. SALONNE. *Les Vierges de Bretagne*. Etude hagiographique
et folklorique, in-8°. Nombreuses illustrations en héliogravure.